

43e ANNÉE. N° 10. 1er OCTOBRE 1900.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900.

Le Congrès a terminé ses travaux le jeudi 27 septembre. Il a duré douze jours, sous la présidence de M. Léon Denis. Les présidents d'honneur étaient MM: Victorien Sardou, Colonel de Rochas, Aksakoff, A. Russel Wallace.

La première et la dernière séance réunissaient toutes les sections : spiritisme, magnétisme, théosophie, occultisme, hermétisme.

Dans l'intervalle chaque section a siégé séparément. Le résultat de ces travaux si importants a été des plus remarquables, il a dépassé tout ce qu'on pouvait espérer, grâce aux organisateurs et aux délégués de province et de l'étranger.

Le secrétaire général, Papus (Dr Encausse), comme pour le Congrès de 1889, a prêté son concours si intelligent dans toutes les sections ; avec M. Léon Denis il a été la partie la plus active, a traduit au fur et à mesure qu'ils étaient prononcés, les discours des délégués étrangers. Comme secrétaire

général, il a lu à la séance de clôture un compte rendu des travaux du Congrès dans lequel il a su tout dire, tout concilier, aussi a-t-il été chaleureusement applaudi par tous.

Le volume du Congrès, qui doit paraître au commencement de 1901, donnera tous les détails qu'il est impossible d'insérer dans une revue ; on prévoit qu'il aura 600 pages. Il contiendra tous les rapports et tous les discours qui ont été prononcés dans chaque section, ou toutes sections réunies, nous en reparlerons cependant dans notre prochain numéro d'une manière plus complète. M. L.

SÉANCES DE MATERIALISATION A CHRISTIANIA

Rapport de Arne Garborg. — Médium Mme d'Espérance.

Des séances remarquables ont eu lieu en 1893, à Christiania. M. Arne Garborg, auteur norwégien estimé, en a écrit, peu de temps après, une relation, qui vient de paraître dans une revue de son pays, le « *Hver 8 Dag* ». Un aimable correspondant a bien voulu nous en faire une traduction abrégée, et comme aucun récit de ces séances n'a encore paru dans les journaux spiritualistes, nous profitons de l'occasion pour soumettre cette relation à nos lecteurs. L'écrivain ne mentionne pas le nom du médium, mais une enquête nous a appris qu'il s'agit de notre bonne amie, Mme d'Espérance, bien connue de nos lecteurs par le livre si intéressant où elle raconte ses étonnantes expériences, et qui est intitulé : *Au pays de l'Ombre* (1).

Voici le récit traduit du *Hver 8 Dag*.

Notes d'un assistant.

Il importe de savoir, tout d'abord, que les séances que nous allons rapporter ne se composent pas d'une réunion mélangée de spectateurs naïfs, animés d'une curiosité vulgaire ou morbide. Elles sont le résultat d'un plan arrêté par des personnes d'esprit réfléchi, se proposant d'obtenir une réponse à la question si souvent agitée : Est-il possible que l'homme revienne sur terre après sa mort ? Ces personnes s'engagèrent à favoriser toutes les occasions qui étaient en leur pouvoir pour assurer le succès des expériences de nature à apporter une solution.

Le médium, qui n'est pas un faiseur de miracles professionnel, mais une dame de la bonne société, spirite sérieuse et désintéressée, a consenti à donner gratuitement dans ce but son temps et ses facultés, à la seule condition que vingt personnes, ou tout au moins quinze, portant intérêt à l'étude des manifestations spirites, fissent le sacrifice demandé et prissent

(1) Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, 4 francs.

l'engagement d'assister à douze séances en trois mois. Pour y parvenir, elle dut elle-même s'astreindre à faire, chaque semaine, de longs voyages de plusieurs centaines de milles. Plusieurs des membres du cercle eurent aussi de longues distances à parcourir pour se rendre au lieu de réunion, et aucune de ces personnes ne manqua de se trouver à sa place au temps fixé, hormis une seule qui tomba malade. Tous les membres de ce cercle, spirites ou non, étaient des personnes connues pour leur intelligence dans le monde des sciences, des arts ou de la littérature. Leurs noms, dans les cercles dont ils font partie, est considéré comme garantissant absolument la bonne foi des opinions qu'ils expriment.

Les six premières séances furent plus surprenantes que les dernières. C'était chose prévue et acceptée comme inévitable. Il avait été entendu dès la première séance que, dès que les assistants auraient été choisis et que les séances seraient commencées, aucune autre personne ne pourrait être admise aux réunions. Mais le grand succès qui couronna les premières séances amena à se demander s'il était bon d'empêcher d'autres personnes d'avoir part à un tel privilège. Aussi, après quelques discussions, on décida qu'outre les premiers spectateurs, six autres personnes, choisies parmi les plus dignes de cette faveur, seraient admises à partir de la septième séance.

C'est à ce moment que commence le récit de M. Arne Garborg. Quoique d'autres descriptions comprenant toutes les séances aient paru en Scandinavie et en Allemagne, cependant celle qui suit, émanant de l'écrivain célèbre et de sa distinguée femme, ne manquera pas d'intéresser incontestablement nos lecteurs.

Récit de M. Arne Garborg.

Mon intention était d'abord d'attendre d'en avoir vu davantage avant de me mettre à écrire le récit de ces séances ; mais il me semble dès maintenant improbable que j'aie l'occasion de continuer l'étude de ces remarquables phénomènes. Je préfère donc noter mes impressions pendant qu'elles sont encore nettes et distinctes à mon esprit, et rapporter ce que j'ai vu ou cru voir ; et surtout ce que j'ai éprouvé pendant ces séances auxquelles j'ai pu prendre part, grâce à l'amabilité de mes amis.

J'ai assisté à cinq séances. Mes amis avaient résolu aimablement, ce qui n'était peut-être pas prudent de leur part, que j'attendrai avant d'être introduit dans le cercle, que les manifestations aient atteint leur maximum d'intensité. Je ne pus donc assister dès le début au développement de cet étrange phénomène. Les manifestations, m'a-t-on dit, avaient commencé par l'apparition des nébulosités, semblables à des mouches brillantes ou à des rayons lumineux. Petit à petit, elles avaient crû jusqu'à prendre l'aspect d'une forme humaine, nommée « Népenthès », un des Esprits-Guides du médium ;

ou celui de « Ninia », une petite fille. A l'époque où je me joignis au cercle, plusieurs autres formes commençaient à apparaître, notamment celle d'un homme de proportions presque gigantesques.

La réunion était composée d'environ vingt personnes, dont plusieurs étaient des spirites avérés, tandis que parmi les autres, simples chercheurs, se trouvaient deux personnes de ma connaissance, l'une, un homme du monde, l'autre, un littérateur distingué de Christiania. Plusieurs autres personnes se joignirent au cercle en même temps que moi, entre autres un auteur bien connu et sa femme, un ecclésiastique de Christiania, une de nos meilleures artistes-peintres et ma femme. Tous les nouveaux venus étaient sceptiques, quoique tous intéressés par ce qu'ils avaient appris et plus ou moins fortement désireux de savoir la vérité. Les séances eurent lieu dans une chambre du premier étage d'une maison particulière. La pièce était grande, meublée en salle à manger. Elle avait trois portes conduisant l'une à une petite antichambre, l'autre à l'entrée, la troisième au salon où brûlait une lampe. Le « cabinet », construction légère couverte de rideaux vert foncé, s'élevait contre le mur en face de cette dernière porte, qui restait ouverte. Les autres portes étaient fermées à clef. La lampe du salon était tenue basse, de sorte qu'une faible lueur seulement pût pénétrer dans la chambre des séances. Pour moi, c'était presque l'obscurité, et je distinguais à peine les formes des personnes assises près de la porte entr'ouverte. Mais j'ai de mauvais yeux. Tous les assistants m'assurèrent qu'ils voyaient distinctement tous les objets de la chambre, y compris le médium qui portait un châle blanc sur ses épaules. En tous cas, si je ne pouvais pas la voir je pouvais l'entendre qui causait fréquemment avec le reste de la Compagnie. Elle n'avait ni aide, ni appareil quelconque. Sa robe était une robe ordinaire d'étoffe foncée.

Sur l'invitation de notre hôte, le cabinet fut examiné avant et après la séance, ainsi que le parquet et les murs. Il n'y avait aucune trappe, aucun endroit où quelqu'un pût se cacher.

Le médium est une dame de taille un peu au-dessous de la moyenne de celle des femmes de nos pays. Elle est mince et ses mouvements sont calmes et gracieux. Elle parle peu, et quand elle le fait sa voix est basse et sympathique. Elle a un léger accent anglais. Elle semble d'un tempérament hautement sensitif, nerveux, délicat et raffiné. Ses yeux attirèrent notre attention en dépit de nous-même. Ils sont chauds, foncés et de couleur changeante ; je les croyais gris, mais ma femme et mes amis les trouvent bleu foncé. L'expression du visage est douce et quelque peu mélancolique, avec un regard lointain qui a quelque chose de touchant ; mais lorsque, au cours de la conversation, ce regard se tourne vers vous, il semble soudain y fouiller et lire votre pensée derrière vos phrases de convention, ce qui est

assez déconcertant. J'essaie de trouver des mots pour décrire ce regard particulier, mais je n'y arrive pas. Mon voisin, l'auteur dont j'ai parlé, appelle cela « un regard derrière un regard ». Une autre personne, l'artiste je crois, décrit cette expression comme étant celle qu'on voit parfois dans les yeux de certains chiens, douce, caressante, amicale, mais voyant tout et comprenant tout. En tout cas, nous nous intéressions tous au médium. Elle ne faisait aucun effort pour attirer notre attention, elle n'avait rien de théâtral, ni de prétentieux. Elle semblait portée à la religion et il y avait dans sa personne et dans ses manières quelque chose de simple et de naturel qui révélait, sans erreur possible, la véritable dame du monde.

Nous nous assîmes, serrés, côte à côte, en un demi-cercle qui, partant des angles du cabinet faisait le tour de la chambre, de sorte que personne ne pouvait entrer ou sortir sans être vu. Les sceptiques étaient disséminés dans le cercle, de façon qu'en nous retrouvant nous pouvions nous faire une idée de ce qui s'était passé.

Près du cabinet, d'un côté, était un vieux monsieur, parent de notre hôte, homme calme et réfléchi, qui regardait et parlait peu. A côté de lui était un autre monsieur, un spirite, puis ma femme, qui est douée d'une excellente vue, puis moi. Du côté opposé, une dame était assise près du cabinet, puis un monsieur d'âge moyen, à côté de lui notre amie la dame peintre et à côté d'elle l'ecclésiastique. Toutefois nous n'avons pas occupé ces mêmes places à toutes les séances.

La compagnie causait d'abord tranquillement et agréablement, puis on chantait. J'essayai de chanter pour m'harmoniser avec l'entourage, mais je n'y réussis pas. Par le fait, je luttais contre un sentiment désagréable. Je me trouvais ridicule, presque fou, d'être là chez un citoyen ordinaire, dans une rue ordinaire, en pleine ville de Christiania, à six heures et demie du soir, à attendre la venue d'Esprits sortis des tombeaux ! Je me sentis mal à mon aise. J'étais rempli de mépris pour toute cette affaire et pour ma propre stupidité. Les chansons traînantes « Frid hviler over land og by » « Jeg har baaret laerkens vinger » me firent d'abord bâiller, puis m'agacèrent. Naturellement nous étions là pour être bernés ! Je ne pouvais comprendre comment j'avais pu en arriver à prendre part à une chose aussi absurde. Et que pouvait-il en résulter de bon ? A quoi cela pouvait-il conduire ? Nous n'avions aucune garantie ; dans cette obscurité toutes les fraudes étaient possibles. Je respectais la bonne foi de tous ces gens là, mais à quoi sert la bonne foi contre l'illusion volontaire ? La seule chose admissible était la théorie hypnotique ; mais pourtant, si je voyais ce soir-là ce que les autres, qui étaient sous l'influence depuis des semaines, avaient vu, il ne pouvait être question de suggestion mentale.

Il y avait encore la théorie de la supercherie. Eh ! bon Dieu ! il y avait là

un jeune avocat, avec une tête de fer, et des yeux à voir à travers un mur. Il n'avait pas plus d'intérêt que moi à être trompé, eh bien ! il avait pris part à maintes et maintes réunions du genre de celle-ci, et il n'avait jamais découvert de fraude. En outre, pendant ces séances, il était arrivé que plus d'une fois plusieurs formes avaient été visibles en même temps ; et, même en supposant que le médium fut un imposteur, ni elle, ni aucun autre, ne peut jouer le rôle de plusieurs Esprits à la fois.

Toutes ces pensées traversaient mon cerveau, mais je n'y trouvais pas beaucoup de réconfort. De temps en temps je me demandais si nous aurions quelque chose, et s'il était possible que, bien que la science ne consiste guère qu'à connaître le mal, ces vingt personnes simples aient obtenu une lueur de vérité.

Mais les Esprits ? Qui désire les Esprits ? Je me contenterais d'un seul cas de lecture de pensée bien démontré, de quelque chose que je sentirais l'indice d'un au-delà immatériel.

Dans cette pensée je me décidai à scruter tout cela en dépit de mon propre sentiment. Je secouai avec effort les impressions déplaisantes et je me mis à chanter de mon mieux « Laerkens vinger », car on m'avait dit que, rester avec un esprit froid, critique et soupçonneux pouvait détruire l'harmonie du cercle et gâter tout ; et comme j'étais venu pour voir, il eût été stupide de ma part de commencer par me mettre en opposition avec une des premières règles données pour le succès.

A la fin, une faible lueur parut à une ouverture du cabinet. Je sentis mon pouls s'arrêter et j'éprouvai une curieuse sensation dans la région du cœur. Un murmure parcourait le cercle : « Regardez, regardez ! » « Oui, cela commence », disaient les plus expérimentés. La chanson expira et fut remplacée par une vive conversation à voix basse. Les spirites paraissent ravis. J'étais un peu contrarié de les voir manifester des connaissances qui m'étaient si étrangères, en même temps que je ne pouvais m'empêcher de constater avec ennui que mon principal sentiment était l'étonnement et la curiosité. Comment le médium avait-elle pu produire cette lueur étrange et mobile, et ce qui s'agitait dans le cabinet, étant assise bien loin de là.

Avant que je me rende compte de rien, « Népenthès » était devant nous, saluée par les exclamations cordiales et admiratives du cercle. Je m'attendais à voir une forme très brillante, et il fallut une seconde ou deux avant que je pusse percevoir que cet objet incertain, brumeux, mobile, semblable à un brouillard où se joueraient des ombres, était une forme humaine. Le phénomène était passé tout près de moi avant que j'eusse rassemblé mes pensées ; ce ne fut que lorsqu'il m'eut dépassé d'un couple de pas que je pus y donner attention. Je vis d'abord un cercle lumineux avec une étoile en

avant, à la hauteur où serait la tête, et en dessous quelque chose éclairé d'une lueur pâle, douce, indistincte, qui semblait flotter ou onduler mollement. Ce pouvait être une draperie.La tête, le cou, les bras, le corps étaient cachés dans l'ombre.

C'était beau, très beau et très étrange. Je n'avais jamais rien vu d'analogue. La lueur était douce et délicate. Je la comparai d'abord dans ma pensée à la clarté lunaire, puis plus tard à cet aspect phosphorescent et vague que prend au demi-jour la neige fraîchement tombée. La forme glissa plus loin, et revint. Nous pouvions voir que ses mouvements étaient pleins de vie.Elle passa devant moi, se dirigea vers le cabinet puis revint dans le cercle.Aucun bruit n'était perceptible. En tous cas, il n'y avait rien de répulsif, de spectral, de raide ou de désagréable. A mesure que l'œil s'habituait à cette lueur la forme devenait plus distincte. Je pouvais voir les bras, bien qu'ils parussent sombres, plus sombres que l'obscurité de la chambre. Je pouvais aussi discerner tout le contour du fantôme, qui donnait l'impression de quelque chose de délicat et de gracieux. Je pouvais voir aussi la masse des cheveux qui tombait sur les épaules en vagues sombres.

Pendant que la forme allait et venait devant nous, les draperies, doucement éclairées, s'agitèrent en d'étranges mouvements ; elles se plissaient et se déroulaient en lignes toujours nouvelles, comme les vagues d'un monde mystérieux. Elles se reployaient, puis se déployaient en des envolements. C'était étrangement beau. Des exclamations d'admiration éclataient de toutes parts dans la chambre et accompagnaient chaque mouvement.

Notre amie l'artiste nous dit après la séance qu'elle avait été littéralement suffoquée d'admiration pour cet étonnant phénomène.

J'ai appris des membres du cercle que la forme s'arrêta quelques secondes devant un des assistants, étendit sa main sur lui, se retira vers le cabinet et disparut. Pendant toute cette manifestation, le médium avait pris part à la conversation, faisant des remarques qui venaient clairement de l'endroit où elle était assise, je reconnaissais sa voix naturelle et calme et son accent anglais.

Ma femme désire présenter ici une observation : « J'ai vu, dit-elle, depuis cette époque, entre autres choses, à Paris, la danse serpentine, mais c'est une chose tout à fait différente, et il est impossible de prendre l'une pour l'autre ».

De la conversation qui suivit cette séance, il résulta que nous autres, les nouveaux venus, et moi comme les autres (bien que certains détails m'eussent échappé à cause de ma mauvaise vue), nous avions vu exactement ce qu'avaient remarqué les plus expérimentés du cercle. Il ne peut donc être question de suggestion mentale. « Le double du médium ? » direz-vous. Mais le médium n'était pas en transe, elle regardait comme nous. « Un membre

du cercle? » Mais la seule dame du cercle que je ne pouvais voir, la seule complice possible par conséquent pour un esprit soupçonneux, échangeait des remarques avec mon voisin, elle manifestait un plaisir et un enthousiasme évident, et mes amis du cercle m'affirmèrent ensuite être parfaitement certains que personne de nous n'avait quitté sa chaise.

Comme j'étais assis, agitant en moi toutes ces questions, les rideaux du cabinet se rouvrirent, et une petite forme se tint devant nous. Quelques habitués s'écrièrent ravis : « Ninia ! » Ils appelaient la petite forme comme on appelle un enfant : « Viens, Ninia! viens, petite Ninia! viens, ma petite fille! » La « petite fille » se retira derrière les rideaux, puis elle se montra un peu, comme si elle jouait à cache-cache. Je la regardais de tous mes yeux. Elle semblait de moitié grandeur d'une grande personne, elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un vêtement blanc lumineux. Il me sembla qu'elle ne sortait jamais complètement du cabinet, et qu'il y avait en elle quelque chose de peu enfantin. Mes vieux doutes revinrent m'assaillr et m'irritèrent singulièrement.

Ici ma femme veut faire une remarque : « Ninia vint un soir me trouver. J'étais assise la troisième à partir du cabinet. Elle semblait très intriguée par un petit sac brodé que je portais. Je l'enlevai de ma ceinture et le lui donnai. Elle courut légèrement autour de moi avec le sac qu'elle examina avec curiosité, puis elle le laissa tomber à mes pieds. Pour moi, il n'y a rien ni dans ses mouvements ni dans son aspect qui ne soit d'une enfant. »

J'appris alors que Ninia était à l'autre bout du cabinet, à l'endroit où était assis le vieux monsieur dont j'ai parlé. Il semblait essayer de l'attirer à lui. « Viens, Ninia, disait-il, viens prendre ces clefs ». J'entendis dire qu'elle les avait prises, j'entendis les clefs tinter dans le cabinet, comme si on les agitait, puis elles furent jetées au milieu du cercle près de l'endroit où j'étais. Mon voisin les ramassa. « Regarde, Ninia, dit-il, rends les clefs gentiment au monsieur qui te les a données ».

Ninia étendit le bras, prit les clefs, alla à l'autre bout du cabinet et les rendit à leur propriétaire, ce qui parut amuser fort les membres du cercle.

Il vint ensuite d'autres formes, du moins il me semble. Mais elles étaient si nébuleuses, si vagues, que je ne pouvais que les entrevoir de temps en temps. Elles n'étaient pas, comme les précédentes, blanches et lumineuses. Je ne pus en juger que par mes voisins qui remarquaient qu'elles étaient de telle et telle grandeur. Une fois seulement je vis bien une lueur, une forme qui faisait un mouvement devant mes yeux, et j'eus l'impression d'un homme extrêmement grand, vêtu de quelque chose de brun jaunâtre.

Mon voisin et mes amis montraient une réelle pitié pour moi en apprenant la faiblesse de ma vue, et ils me demandaient avec anxiété : « Est-il possible que vous ne le voyiez pas maintenant? Mais regardez donc! Vous devez le voir à présent ».

« Là, là, droit devant vous », disait ma femme.

Mais cela n'y faisait rien. C'était une grande pitié. Je me consolais en me disant qu'au moins je n'étais pas hypnotisé, et que ce que j'avais vu n'était pas l'effet de mon imagination.

La séance se termina. On apporta la lumière. Nous examinâmes la chambre et le cabinet. On ne découvrit rien.

Pendant les séances suivantes, les manifestations s'accrurent, mais les changements portèrent surtout sur les détails. Je me rappelle en particulier les faits suivants.

Expériences photographiques. — On plaça l'appareil photographique dans le salon, devant la porte ouverte. Notre hôte avait demandé auparavant si les Esprits voudraient essayer, et les coups répondirent affirmativement. Le photographe prit donc son poste, et par le moyen du médium, il fut expliqué que la forme se placerait à son côté. Au signal donné, on devait allumer le magnésium et prendre ensemble la photographie du médium et celle de l'Esprit. Tout étant disposé, le signal fut fait et on enflamma le magnésium. Tous nous vîmes le médium sur sa chaise, les mains sur les yeux pour se protéger contre la lumière. Elle jeta un cri perçant. *A sa droite se tenait une forme blanche.* Sous cet éclairage intense et rapide on eût dit une statue, mais j'avais la sensation qu'elle bougeait.

A une seconde tentative je regardai la forme droit au visage. Elle était très pâle, avec une paire de grands yeux noirs dirigés avec anxiété sur l'appareil photographique.

Ce furent des insuccès. Quand on développa les plaques, il ne s'y trouvait qu'une légère tache, rien de plus. La cause, me dit-on, en était aux plaques, qui étaient défectueuses.

On essaya aussi l'*expérience du gant*. C'est très intéressant. Voici comment l'on procède.

A l'intérieur du cabinet on mit deux seaux, l'un contient de l'eau chaude sur laquelle surnage de la paraffine fondue. Dans l'autre, il y a de l'eau froide. On pria l'Esprit matérialisé de tremper sa main d'abord dans la paraffine, puis dans l'eau froide et ainsi de suite jusqu'à ce que la main soit converte d'un gant épais de cire. Après quoi, l'Esprit doit dématérialiser sa main et laisser le gant vide que l'on remplit de plâtre. La cire enlevée, on doit trouver le modèle exact de la main de l'Esprit.

Nous entendîmes le clapotage de l'eau durer quelques minutes pendant lesquelles nous attendîmes patiemment le résultat. Puis dans l'expérience que je me rappelle le mieux, le gant de cire tomba ou fut jeté à terre devant nous. Malheureusement deux doigts se collèrent ensemble, la cire étant encore trop molle pour résister au choc. Le gant se terminait exactement au poignet, bien que les doigts fussent restés dans une position recourbée. Il

était clair à la comparaison que ce gant n'avait pas été fait sur la main du médium, car il était plus petit. Le plâtre, soigneusement modelé par un artiste reproduisit très exactement la forme de la main avec la légère flexion des doigts. Il faisait ressortir toutes les lignes de la peau au naturel. C'était une petite main de dame bien formée et délicate (en négligeant l'accident arrivé au moule). Je regardai cette main avec intérêt et ne pus m'empêcher de désirer que le poignet eût été plus long, c'est-à-dire que le gant fut monté au-dessus du poignet. On peut supposer qu'une main délicate et mince se puisse retirer par l'ouverture et que la courbure des doigts soit faite après le retrait de la main. Mais personne ne fut de mon avis et on ne voulut pas admettre la possibilité de ce que je disais.

Les ongles, si bien faits et si soignés, me firent sourire et penser : « O femme ! même quand tu quittes le tombeau, ton premier soin est celui de ta toilette. »

(Ma femme désire faire une remarque : « L'ouverture du gant au poignet était si petite que la plus petite main de femme n'eût pu y passer sans briser la cire ; les doigts étaient recourbés naturellement pendant la formation du gant, ce qui fut attesté par l'artiste qui fit le moulage. Ignorant l'origine de ce gant de cire, il fit des questions et ne put jamais s'expliquer comment la main avait pu sortir de là sans briser la cire. »)

Le temps vint où je devais faire la connaissance personnelle des Esprits. Un soir « Népenthés » sortit du cabinet, grande et belle dans son vêtement brillant, avec son diadème lumineux sur sa tête fière. Le directeur du cercle s'adressa à elle et lui dit qu'un des nouveaux membres avait un vif désir de s'assurer qu'elle n'était pas une créature imaginaire, ni l'un d'entre nous, et lui demanda si elle voulait faire quelque chose pour me convaincre.

Elle tourna la tête et s'avança vers moi, s'arrêta, me regarda attentivement, puis se rapprocha lentement et étendit le bras vers moi, un bras nébuleux plus noir que l'obscurité de la chambre, ou paraissant tel à cause de la lueur des vêtements.

Tous les arguments qui m'avaient tourmentés furent en ce moment dispersés à tous les vents. Je reconnais que pendant un moment je fus troublé, tandis que des centaines de pensées traversaient mon cerveau. Qu'allais-je sentir ? Aurai-je peur ? Cette main serait-elle une simple vapeur dans la mienne ? Eprouverai-je d'étranges sensations ? Le contact de cette main me donnerait-il un avant-goût des célestes sphères, ou la sensation froide et gluante des tombeaux ?

Je me levai de mon siège, et à peine maître de mes pensées je saisis cette main étendue. C'est assez déconcertant de tenir dans sa main la main d'un être dont rien n'est visible qu'une paire d'yeux que l'on soupçonne plus qu'on ne les voit ! Seul le vêtement brillant ondulait devant mes yeux,

comme un coin de la voie lactée par une nuit d'hiver. L'étoile au front de fantôme était au niveau de mes yeux. En ce moment un étrange sentiment mêlé de crainte et d'orgueil s'empara de moi. Je sentais que j'étais en face d'un grand et insondable mystère. A ce sentiment en succéda un autre de calme et de froideur quand je pus me raisonner. La main que je tenais ne se dissipait pas sous mon étreinte. Ce n'était pas une main de brouillard. Elle était petite, un peu froide, douce et délicate, mais solide autant que toute autre main de femme que j'ai pressée. Dans cette position, la forme prit son voile de son autre main et le passa sur mon front. Le contact était doux mais matériel. Puis elle retira sa main et s'éloigna.

Je me rassis, un peu déconcerté. Je n'avais éprouvé aucune sensation étrange rappelant le paradis ou le cimetière. Tout de même c'était bien un peu singulier.

Une autre fois encore « Népenthès » mit sa main dans la mienne, une petite main froide semblable à toutes les autres pour la fermeté. Je lui dis : « Pouvez-vous dématérialiser votre main pendant que je la tiens, comme vous avez fait avec le gant? » Elle ne me répondit pas, elle ne fit aucun signe indiquant qu'elle comprenait. Je répétai ma question lentement et distinctement en serrant un peu plus sa main. Le diadème oscilla sur sa tête comme pour marquer un refus, elle parut inquiète ou indécise, elle retira sa main et s'éloigna.

Ma femme me dit ensuite que pendant que je tenais la main de « Nepenthès, » elle lui avait tâté le bras du poignet à l'épaule. Elle l'avait trouvé étrangement mince et aussi petit qu'un bras d'enfant. Elle pouvait à peine me croire quand j'affirmais la fermeté de la main. Je pris celle de ma femme dans la mienne pour comparer. Le toucher et même la température étaient identiques. « C'est absolument comme la vôtre », lui dis-je. « Et pourtant elle n'a presque pas de bras », me répondit-elle avec étonnement.

Nous nous aperçumes à ce moment que pendant que nous avions été occupés avec l'Esprit « Nepenthès, » une autre forme avait simultanément occupé l'attention d'un des membres du cercle assis loin de nous, l'ecclésiastique. Il était venu à lui une forme de femme différente des autres en ce qu'elle était vêtue de noir. L'ecclésiastique, profondément ému, nous déclara que dans cette forme il avait positivement reconnu une sœur qu'il avait perdue. Il affirma solennellement qu'il n'avait pas le moindre doute sur son identité. Notre amie l'artiste, assise près de l'ecclésiastique vit la rencontre du frère et de la sœur et nous a décrit la scène de reconnaissance.

Pendant que tout cela se passait, nous pouvions voir le médium, assise tranquillement dans sa chaise, et spectatrice intéressée à tout ce qui arrivait autour d'elle.

Ce soir-là, comme les autres, nous rentrâmes chez nous dans un état de

bouleversement extrême. Certainement c'était un tour habile. Ce ne pouvait être qu'un tour. Et pourtant un tour était matériellement impossible. Nous discutions ensemble, nous réfléchissions profondément. Rien n'y faisait!

Un soir, « Népenthès » nous apporta des fleurs. J'eus la chance d'avoir une belle rose foncée, toute humide de rosée et très parfumée. Elle ne différait en rien du plus bel échantillon que nous eussions pu trouver à une autre époque dans nos jardins. Mais alors il n'y en avait pas une seule dans tout notre pays, même en serre. Cette rose était parfaitement matérielle. Je l'ai encore dans un des tiroirs de mon bureau.

Une autre fois on essaya une tentative longtemps souhaitée. Il s'agissait de la formation d'un fantôme sous nos yeux, hors du cabinet. Pour cela, il fallait que le médium allât s'asseoir dans le cabinet.

Comme d'habitude nous commençâmes par chanter. Pendant que nous chantions nous vîmes quelque chose de blanc par terre au milieu de la chambre. Cet objet s'agitait, s'élevait, puis redescendait, pour remonter ensuite, s'élevant chaque fois plus haut et croissant en volume. Parfois il retombait complétement, puis se relevait aussitôt. A la fin il atteignit la hauteur d'une personne faite, et devint lumineux. La draperie s'ouvrit et nous vîmes une forme de femme que les autres personnes m'assurèrent être idéalement belle. Plus que jamais je regrettai ma mauvaise vue. La forme glissa pendant quelques minutes. Je dis glissa, parce qu'aucun autre mot ne peut rendre la douceur silencieuse de ses mouvements. Puis elle commença à se dématérialiser. Elle s'affaissa lentement, en paraissant se rapprocher du cabinet. Le diadème s'effondra également. A la fin il ne resta rien sur le plancher qu'un léger nuage. L'éclat du diadème s'effaça lentement, la lueur s'évanouit, tout disparut. Seulement, au dernier moment, il me sembla que quelque chose de grisâtre et de brumeux disparaissait dans l'obscurité du cabinet. De toutes façons cette séance était étonnante.

Je ne pus assister à la dernière réunion. Ma femme va rapporter ce qui s'est passé.

Dernière séance, racontée par Hulda Garborg

Cette dernière séance a été pour moi incontestablement la plus intéressante, bien que, au point de vue des spirites et des habitués, elle constitue un insuccès.

Nous avions attendu plus longtemps que d'habitude le commencement des manifestations. Enfin pourtant nous vîmes paraître à l'ouverture des rideaux l'étoile brillante que nous savons appartenir à Népenthès ; mais elle ne semblait pas disposée à sortir. Nous ne cessions pas de chanter, et finalement notre hôte, s'adressant à l'Esprit, la pria de venir à nous, désireux que nous étions de la revoir et de lui faire nos adieux. Il insista vivement, et

enfin, comme avec un grand effort, Népenthès sortit des rideaux et s'avança vers M. E., qui était assis en face du cabinet. Elle l'avait toujours traité comme son préféré. Elle s'avançait en étendant les mains vers lui. Il se leva et fit deux pas à sa rencontre, puis, s'inclinant, il baisa ses deux mains étendues. Ils étaient devant moi, à peine à plus de deux pieds, M. E. demanda à l'Esprit quelque chose que je n'entendis pas. Alors elle prit une boucle de ses longs cheveux, et la passant sur son épaule la lui tendit. M. E. lui demanda si véritablement elle voulait bien lui donner une boucle de ses cheveux. Elle inclina la tête et tendit la main. « C'est une paire de ciseaux qu'elle demande », dirent plusieurs personnes comprenant son mouvement. Elle baissa encore la tête et parut contente d'avoir été comprise. Un monsieur assis près du cabinet dit qu'il avait sur lui des ciseaux, les montra, se leva et les offrit. L'Esprit se retourna, les prit, coupa une longue mèche de ses cheveux et rendit les ciseaux, puis elle donna cette mèche à M. E. qui remercia ravi.

Cet incident, intéressant en soi, l'était cent fois plus pour moi, qui, pendant tout ce temps, voyait le médium, assise dans sa chaise, en dehors du cabinet, au milieu de nous. Pendant toute cette petite scène, nous lui causions, moi et d'autres personnes. J'étais charmée de l'étrange beauté de Népenthès, bien que ce charme fût mêlé d'un certain sentiment de crainte inspiré par son aspect surnaturel, sa grâce étrange et ses vêtement lumineux. Seule l'ardeur de mon désir à éclaircir mes derniers doutes me donna le courage de murmurer : « Pouvez-vous disparaître maintenant que M. E. vous tient les mains ? Si c'est possible, faites-le. »

Elle resta immobile. « Demandez-le lui vous-même, M. E. » ajoutai-je vivement. Il m'avait toujours semblé qu'elle ne savait rien refuser à ce monsieur. Il lui dit donc :

« Pouvez-vous disparaître pendant que je tiens vos mains dans les miennes ? »

Elle parut hésiter une minute, puis elle commença à diminuer dans la draperie qui l'enveloppait, elle devint de plus en plus petite, de plus en plus frêle, tandis que tous nous la surveillions avidemment. « Elle diminue, elle diminue ! » entendai-je de tous côtés.

Quand elle fut réduite à la taille d'une petite fille de 6 à 7 ans, M. E., qui maintenant était penché au-dessus d'elle, nous dit : « Je tiens toujours ses mains, mais qu'elles sont petites ! » L'Esprit continua à s'affaisser, ses mains parurent se retirer, elle se fondit en un nuage blanchâtre sans forme, dont la lueur peu à peu s'éteignit, puis quelque chose sembla tomber ou rouler vers le cabinet et ce fut fini. C'était stupéfiant pour moi, bien que ce que j'avais déjà vu fut bien déconcertant déjà et dépassât mon intelligence.

Après cette manifestation, il n'y eut plus d'autres apparitions, malgré nos

chants et nos prières, seulement il se produisit toute une série de lumières étranges qui pour moi, et je pense pour les non-spirites, sont plus convaincantes que les formes matérialisées malgré leur beauté peu commune.

La lampe était allumée dans la pièce voisine, de sorte que la salle de séances était plus éclairée que de coutume. Nous pouvions y voir distinctement tous les objets, y compris le médium, qui parlait de mettre fin à la séance, car il semblait qu'il n'y eût plus rien à attendre du phénomène. Soudain, sur la tête du médium apparut un nuage lumineux. Nous lui demandâmes si elle sentait quelque chose, et elle répondit négativement. Le nuage variait de forme et de dimensions, parfois il se rassemblait en boule, parfois il se dispersait lentement, ondulant de çà et de là comme les volutes de fumée d'une locomotive, mais restant toujours au-dessus de la tête du médium, sur laquelle il jetait une faible lueur. Le nuage disparut, mais au même moment, l'intérieur du cabinet s'éclaira, et une colonne de la même faible lueur et de la hauteur d'un enfant de 4 à 5 ans, se glissa à côté du médium. Nous pensions d'abord que c'était la petite « Ninia », mais la colonne nuageuse ne prit pas la forme humaine. Elle resta un bon moment à la même place, montant et descendant, puis elle s'effaça entièrement. Subitement la tête du médium parut enveloppée d'un brouillard, qui peu à peu se répandit autour d'elle, mais au travers duquel nous pouvions la voir. Nous lui demandâmes encore si elle ne sentait rien, et elle nous assura qu'elle ne sentait rien de matériel, bien qu'elle eût l'impression d'être enveloppée. Le nuage disparut lentement, et la chambre, qui avait été faiblement éclairée par cette lueur, retomba dans l'obscurité.

Nous parlions encore de lever la séance, quand le médium s'écria avec surprise : « Voyez donc, ma robe est toute blanche ! » Et, en effet, sa robe semblait toute couverte d'une blancheur phosphorescente, qui tantôt était faible, tantôt claire et forte, et il y avait un cercle lumineux autour d'elle.

On fit plusieurs conjectures sur ce que ce pouvait être. Quelques personnes du cercle dirent que ce devait être le fluide magnétique, employé pendant la manifestation, qui retournait au médium. Que ce soit cela ou autre chose, je ne sais, mais c'était très beau. Le médium était là, assise, pâle et fatiguée — très pâle et très fatiguée — et elle observait avec nous ce qui se passait.

Il y eut encore d'autres choses ce soir-là, mais je ne rapporte que ce que j'ai bien vu, et ce qui a pour moi le plus d'intérêt. J'ajoute que ces phénomènes furent ce que je vis de plus beau et de plus étonnant de toute ma vie, que je ne verrai sans doute jamais rien de semblable, et je ne peux dire qu'une chose, c'est que je ne voudrais pas pour beaucoup avoir manqué de les voir.

CONCLUSION PAR ARNE GARBORG

Je souscris cordialement à cette dernière remarque, et je n'ajouterai que peu de mots. Quelques-unes des personnes qui étaient à ces séances ont assisté plus tard à une représentation donnée par un anti-spirite, qui entre autres choses reproduisit une séance de matérialisation. L'homme fit évidemment de son mieux, et il avait pour l'aider une estrade et divers préparatifs, semblables aux appareils dont se servent les charlatans ordinaires. Mais quand *son* « esprit » matérialisé sortit du cabinet, raide, mal fait, bruyant, empestant le phosphore, nous ne pûmes que sourire et nous joindre en une protestation hautement exprimée contre cette grossière contrefaçon. Ce que cet homme, sans doute habile, et l'un des plus adroits de son métier, nous a-t-on dit, nous a montré avec tout son art et son expérience, à nous, qui avons vu récemment la nature à l'œuvre, ne fut que la plus vulgaire et la plus grossière des farces. Il ne peut même être question de comparaison.

Tiré du *Light* et traduit par G. Béra.

ARNE GARBORG.

LA PHYSIQUE DE LA MAGIE

Communication faite par le Colonel de Rochas, au Congrès international de l'Histoire des sciences, tenu au Collège de France en juillet 1900.

Messieurs,

Le sujet que j'ai l'honneur d'aborder devant vous a déjà été traité plusieurs fois devant des assemblées de savants.

Ce fut d'abord, il y a deux mille ans, dans les cours de la célèbre école d'Alexandrie, alors centre intellectuel du monde entier.

Les Grecs venus en Egypte à la suite d'Alexandre le Grand s'étaient fait initier en vainqueurs à ses sciences secrètes déjà plus de trente fois séculaires; ils avaient employé leur clair génie à expliquer par des lois naturelles les prodiges que les prêtres accumulaient dans leurs temples pour frapper l'esprit des masses et dont la connaissance, venue de l'Orient, constituait la science des mages ou la *magie*.

Ici c'étaient des statues ou des sièges qui semblaient marcher seuls grâce à des roues cachées et mises en mouvement soit par l'écoulement convenablement calculé d'une certaine quantité de sable tombant d'un récipient supérieur dans un récipient inférieur, soit par la détente d'un ressort. Là, c'étaient des portes qui s'ouvraient spontanément, des images de dieux, de déesses, d'animaux qui poussaient des cris ou répandaient des libations

sous l'action de liquides déplacés au moyen de siphons et d'air comprimé.

L'ingénieur Héron avait réuni ses leçons dans une série de petits traités dont deux seulement, les *Automates* et les *Pneumatiques* nous sont parvenus (1).

Un autre savant alexandrin, le célèbre Euclide, nous a également laissé des traités d'optique et de catoptrique ; mais, disciple du divin Platon qui ne voulait pas que la science s'abaissât aux applications usuelles, il s'est borné à exposer les propriétés géométriques des rayons lumineux et à donner les lois de la perspective, de la réfraction et de la réflexion.

Quinze siècles plus tard, la prise de Constantinople par Mahomet II fit affluer sur la terre hospitalière de l'Italie, les débris de l'antique civilisation grecque qui avaient échappé au feu et à la flamme des Turcs. Beaucoup de réfugiés byzantins trouvèrent des moyens d'existence dans la copie et la vente des manuscrits qu'ils avaient apportés avec eux et qui étaient restés jusqu'alors à peu près inconnus en Occident. On vit presque aussitôt, de tous côtés, en France, en Italie et en Allemagne, les savants rivaliser d'efforts pour associer leur nom à celui d'un ancien en le traduisant en latin, langue universelle des écoles à cette époque. De ce nombre fut Jean de Pène qui, tout jeune encore (il n'avait pas 30 ans) occupait, ici même, la chaire de mathématiques au collège de France nouvellement créé ; son cours, interrompu au bout de deux ans par la mort, porta exclusivement sur l'optique et la catoptrique d'Euclide, et la leçon d'ouverture, prononcée en 1556, fut consacrée à montrer comment ces sciences pouvaient servir à expliquer un certain nombre de faits réputés prodigieux (2). En voici un extrait consacré aux fantômes.

« Je ne veux pas nier la présence et l'évocation des Génies, des Mânes, des Ombres, puisque les histoires profanes et les Saintes Ecritures en offrent de nombreux exemples.

« Nous lisons dans les historiens qu'un psychagogue évoqua l'ombre de Pausanias que les Lacédémoniens avaient laissé mourir de faim dans le temple de Minerve, et que l'oracle leur enjoignit d'apaiser les mânes. Nous

(1) J'ai traduit, du grec en français, les traités de *Pneumatique* de Héron et de Philon. Ces deux traités, précédés de *Notions sommaires sur quelques parties des sciences physiques dans l'antiquité*, ont été publiés en 1882, chez Masson à Paris sous le titre : La science des philosophes et l'art des thaumaturges dans l'antiquité. — Des extraits de ces mêmes traités et du traité des *Automates* de Héron ont été publiés, l'année suivante, chez le même éditeur, sous le titre : Les origines de la science et ses premières applications.

(2) Le texte grec et la traduction latine de l'*Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide ont été publiés pour la première fois, avec le discours de Jean de Pène qui leur sert de préface, en 1557, à Paris chez André Wechel.

voyons pareillement dans Lucain qu'Erichtone, pythonisse thessalienne, évoqua une ombre qu'elle chargea d'annoncer la défaite de Pharsale à Sextus Pompée. L'historien Pausanias, dans ses Béotiques, rapporte avoir vu à Pionée, en Mysie, près du fleuve Caïcus, l'ombre de Pion fondateur de la ville sortir de son tombeau au moment où on lui offrit un sacrifice. L'histoire sacrée rapporte que les mânes de Samuel ont quitté la tombe à la voix de la pythonisse, afin que désormais on ne pût douter de la possibilité d'évoquer les ombres.

« Tout en faisant cette concession qu'on ne peut nier que les mânes et les génies ont été évoqués par des pythonisses et forcés d'apparaître, je dis en même temps que, grâce à la science extraordinaire de certaines personnes très habiles, on a vu un grand nombre d'apparitions que les ignorants seuls attribuent à des démons ; quelqu'un d'éclairé ne peut les attribuer qu'à des hommes versés dans l'optique et ne se laisse pas séduire par les promesses des magiciennes s'engageant à faire apparaître l'ombre d'un mort. Pour accomplir ce prodige elles se servent d'un miroir consacré par certaines formules avec lesquelles elles prétendent évoquer les mânes. Tout cela m'est suspect, et je crois bien qu'il doit y avoir là-dessous quelque fourberie.

« La partie de l'optique que l'on appelle catoptrique, nous apprend, en effet, que l'on fait des miroirs qui, au lieu de retenir à leur surface l'image qui leur est présentée, la renvoient dans l'air. Vitellion a donné la composition de ces miroirs et, s'il plaît à Dieu, nous en reparlerons quand nous traiterons de la catoptrique. Qui empêche d'adroites friponnes d'abuser les yeux avec ce miroir, au point que l'on croie voir les âmes des morts évoquées du tombeau, tandis qu'on ne voit dans l'air que l'image d'un enfant ou d'une statue qu'elles ont soin de tenir cachée ? Il est certain (quoique cela semble incroyable) que si vous placez un miroir de forme cylindrique dans une chambre fermée de tous côtés, et que si vous avez hors de cette chambre un masque, une statue ou tout autre objet disposé de telle manière que quelques-uns des rayons qu'il projette puissent passer à travers une légère fissure dans la fenêtre ou la porte de la chambre et venir frapper le miroir, l'image de cet objet qui est en dehors de la chambre est vue dans la chambre elle-même en suspension dans l'air. Pour peu que l'image réfléchie par le miroir soit déformée, combien elle apparaîtra terrible, excitant l'épouvante et l'horreur !

« Le miroir est suspendu par un fil très fin. Les magiciennes imposent un jeûne pour se préparer aux cérémonies qui conviennent à ces sortes de mystères ; l'ignorant timoré qui les consulte et qui est loin de se douter de l'imposture sacrilège, obéit docilement. Quand le moment est arrivé, les prétendues magiciennes procèdent à leurs exorcismes et à leurs conjurations de manière à donner à la cérémonie, grâce à ces accessoires, un carac-

tère plus imposant et plus divin. La personne qui consulte est placée dans l'endroit où arrive le rayon réfléchi, et elle voit, non dans le miroir mais dans l'air, le spectre légèrement agité parce que le miroir qui est suspendu est lui-même agité. Pleine d'horreur, elle voit dans l'air une image vaporeuse et livide qui semble venir à elle ; saisie d'effroi, elle ne songe pas à pénétrer l'artifice, mais plutôt à fuir ; et la pythonisse la laisse partir. Alors, comme si elle se fût arrachée aux abîmes de l'enfer, cette personne dit à tout le monde qu'elle a vu les mânes et les âmes qui reviennent des enfers.

« Qui ne serait trompé par l'illusion que produit tout cet appareil ? Qui résisterait à ces artifices ? Nul certainement n'échapperait aux prestiges des Pythonisses, s'il n'était aidé de l'optique qui, jetant son irrésistible lumière, fait voir que la plupart des mânes n'ont aucune cause physique, mais sont de purs artifices imaginés par l'imposture. L'optique apprend à les tirer au clair, à les démasquer, à laisser de côté les vaines terreurs. Que peut craindre, en effet, celui à qui l'optique enseigne qu'il est facile de construire un miroir au moyen duquel on voit plusieurs images dansantes ; qui comprend qu'on peut placer le miroir de telle façon que l'on observe ce qui se passe dans la rue et chez les voisins ; qui sait qu'en se plaçant d'une certaine manière et en regardant un miroir concave, on ne voit que son œil ; qui sait également qu'on peut, avec des miroirs plans, construire un miroir tel que si on regarde dans ce miroir on voit son image voler ? En vérité, celui à qui on aura enseigné tout cela, ne reconnaîtra-t-il pas aisément la source des prestiges des magiciennes de Thessalie ? Ne saura-t-il pas distinguer la véritable physique de la fausseté et de la fourberie ? »

Au XVII^e^ siècle les découvertes relatives au magnétisme et à l'électricité provoquèrent des tentatives analogues, mais sous une autre forme : au lieu de se borner à expliquer les prodiges anciens, on chercha à en produire de nouveaux. De nombreuses sociétés se constituèrent pour subvenir aux frais des expériences et de la construction des appareils ; la plus ancienne porta le nom d'*Académie des Secrets* et fut fondée à Naples, vers l'an 1600, sous les auspices du cardinal d'Este, protecteur de Porta, dont le livre sur la *Magie naturelle* eut un tel succès que les premières éditions, usées sous les doigts des lecteurs, sont devenues introuvables. C'est à cette époque qu'on commença aussi à utiliser la vapeur d'eau comme moteur.

On voit que les investigations des savants se sont portées d'abord sur deux forces, la pesanteur et l'élasticité, qu'on trouve partout dans la nature et qu'on peut mettre en jeu de la manière la plus simple ; puis elles ont abordé la lumière dont les effets sont déjà plus subtils et elles ne se sont fixées que fort tard sur la chaleur et l'électricité dont la production nécessite l'intervention de l'industrie humaine.

C'est seulement au milieu du XVIII^e^ siècle que Mesmer appela l'attention

des académies sur une force dont il était bien plus difficile encore de déterminer les lois, puisqu'elle ne se manifeste d'une façon suffisamment apparente que dans certains organismes humains et qu'elle est susceptible d'être influencée par la volonté non seulement de l'opérateur, mais peut-être aussi d'autres intelligences invisibles.

Mesmer qui était médecin et qui connaissait, par les traditions de certaines sociétés secrètes, la puissance de ses effets pour le bien comme pour le mal imposa à ses adeptes le serment suivant :

« Convaincu de l'existence d'un principe incréé, Dieu de qui l'homme doué d'une âme immortelle tient le pouvoir d'agir sur son semblable en vertu des lois prescrites par cet être tout-puissant, je promets et m'engage sur ma parole d'honneur de ne jamais faire usage du pouvoir et des moyens d'exercer le magnétisme animal qui vont m'être confiés, que dans la vue unique d'être utile et de soulager l'humanité souffrante; repoussant loin de moi toute vue d'amour-propre et de vaine curiosité, je promets de n'être mû que par le désir de faire du bien à l'individu qui m'accordera sa confiance et d'être à jamais fidèle au secret imposé et uni de cœur et de volonté à la Société bienfaisante qui me reçoit dans son sein ».

Pendant longtemps les magnétiseurs, fidèles à leur serment, n'eurent en vue que les guérisons et s'occupèrent peu des théories; cependant, les observations en s'accumulant les mirent en présence d'une foule de phénomènes dont il était impossible de méconnaître la parenté avec les miracles des saints et les prestiges attribués au démon. Dès lors, on expérimenta et on fut conduit à admettre l'hypothèse, déjà formulée par Mesmer d'après les occultistes du moyen âge, d'un agent spécial qu'on a appelé successivement : l'*esprit universel*, le *fluide magnétique*, l'*od* ou la *force psychique*.

C'est cet agent qu'on cherche aujourd'hui à définir en étudiant les actions réciproques qui s'exercent entre lui et les forces naturelles déjà connues. Dès maintenant quelques-unes de ses propriétés, parfaitement établies, ont permis de faire passer un certain nombre de phénomènes du domaine de la magie dans celui de la science positive. C'est ainsi qu'on explique la fascination par l'action de la force psychique sur les nerfs spéciaux de nos sens qu'elle fait vibrer de manière à donner, sous l'influence de la pensée, l'illusion de la réalité. La base de l'envoûtement repose sur l'emmagasinement dans certaines substances de cette force, ou plutôt d'une matière extrêmement ténue qui lui est liée; la condensation de cette matière donne lieu aux apparitions. Les mouvements à distance, observés dans les maisons hantées sont presque toujours dus à une surproduction anormale de cette même force chez quelques personnes qu'on appelle des médiums. Les rayons Rœntgen et la télégraphie sans fils, ne permettent plus de nier *a priori* la vue des somnambules à travers les corps opaques et la télépathie. Enfin le

télégraphone de M. Poulsen explique les transferts d'états émotifs obtenus par le Dr Luys à l'hôpital de la Charité en faisant passer une couronne aimantée de la tête d'un malade à celle d'un sujet, phénomène que la science officielle repoussait au même titre que la magie.

Quand, il y a quelques mois, votre Comité d'organisation a bien voulu, sur ma demande, inscrire dans son programme cette question : « Quelles sont parmi les découvertes modernes celles qui peuvent expliquer certains faits réputés prodiges dans l'antiquité », j'espérais la voir traitée par un philosophe bien connu en Allemagne, le baron Karl du Prel. Une mort inopinée nous a privés de sa collaboration, mais son dernier ouvrage publié à Iéna en 1899, sous le titre : *Die Magie als Naturwissenschaft*, constitue une étude magistrale sur ce sujet et je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer ; je me bornerai à signaler ici une idée hardie sur laquelle du Prel ne manque jamais l'occasion d'insister au cours des deux volumes de ses savantes recherches pour en faire ressortir le côté pratique.

Partant de cette observation que les mécanismes artificiels ne sont le plus souvent que des imitations inconscientes d'organismes naturels et que, par exemple, la chambre noire n'est que la copie de l'œil, il pense que les concordances déjà signalées ne sont que des cas particuliers d'une règle générale s'appliquant aussi aux processus psychiques, et il fait ressortir le mutuel appui que peuvent se prêter : le *psychiste* qui met en évidence et analyse les facultés de l'âme plus ou moins voilées chez la plupart des hommes ; le *physiologiste* qui décrit nos divers organes corporels et le *technicien* qui se propose de remplacer par des instruments les uns et les autres.

Si, d'une part, le technicien avait porté son attention sur la constitution du système nerveux qui fait communiquer le cerveau avec la périphérie de notre corps, et sur le *rapport* exclusif qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé, il aurait pu concevoir plus tôt l'idée des fils télégraphiques, des résonnateurs et des multi-communications. D'autre part, le technicien par l'invention des électroscopes et des spectroscopes permet au psychiste de concevoir que notre âme, par un perfectionnement progressif de ses facultés, arrivera à percevoir des vibrations auxquelles elle est actuellement insensible et il peut le guider dans la marche à suivre pour atteindre ce but.

D'une manière générale, l'expérience et le raisonnement nous autorisent à supposer que « tout ce qui se produit sous une forme sensible chez un individu, peut se produire sous une forme atténuée chez tous les individus semblables, que ce qui se produit naturellement chez un individu peut être produit artificiellement chez les individus semblables (1) », et enfin que

(1) Favre, *La musique des couleurs*, Paris 1900, p. 31.

psychistes, physiologistes et techniciens pourront trouver dans l'étude des travaux des deux autres spécialités des *analogies directrices* pour leurs propres travaux.

« Supposons, dit du Prel, qu'un technicien soit versé en la magie, la sorcellerie et l'histoire des saints, qu'il ait observé des somnambules de tout genre, naturels et artificiels, expérimenté avec des médiums, et qu'il ait la conviction que tous ces phénomènes magiques sont des faits indiscutables, grâce à la conviction non moins forte que *toute magie n'est que de la science naturelle inconnue* (1), il se trouverait ainsi devant une abondance inépuisable de problèmes.

« Supposons, par exemple, qu'il sût que la lévitation ou soulèvement au-dessus du sol contre les lois de la pesanteur, se produit chez les fakirs indiens, qu'elle est prouvée documentairement pour Joseph de Cupertino et une foule d'autres saints et qu'elle était fréquente chez les possédés du moyen âge. Supposons enfin qu'il ait été témoin lui-même de ce qu'ont vu une douzaine de savants anglais : le médium Home soulevé en l'air dans une chambre, en sortant par une fenêtre et y rentrant par une autre, après avoir ainsi flotté à quatre-vingts pieds au-dessus de la cour extérieure. Ce technicien ne serait-il pas plus près que Newton de la solution du problème de la gravitation? Il saurait, lui, ce que Newton ne savait pas : c'est que la pesanteur est une propriété *variable* des choses. Mais se rendre compte de cette variabilité n'est pas la faire naître ; elle a existé avant et existera après cette découverte dont le résultat est d'expliquer le passé et de guider l'avenir. »

Dans un congrès qui a pour objet l'histoire des sciences, je ne saurais mieux terminer cette communication forcément très superficielle, qu'en vous citant les réflexions profondément justes inspirées à mon illustre ami par le sujet même qui nous occupe.

« Le côté brillant de l'histoire de la civilisation est, dit-il, l'histoire des sciences. Quand on réfléchit aux opérations, souvent merveilleuses, de la pensée qui amenèrent les découvertes ayant changé la face du monde, quand on considère la somme de savoir condensée et mise en ordre dans les livres d'études, on est très porté à avoir une haute idée de l'humanité.

« Mais l'histoire des sciences a aussi un côté très misérable. Elle nous montre que le nombre des esprits vraiment supérieurs a toujours été fort restreint, qu'ils eurent toujours à lutter contre les plus grandes difficultés pour faire accepter les découvertes faites par eux ; et enfin que les représen-

(1) Les facultés magiques, dit-il ailleurs, ont des bases physiques, non pas surnaturelles mais suprasensibles ; c'est-à-dire qu'elles ne sont pas en dehors des lois de la nature, mais en dehors des perceptions des sens ordinaires.

tants scientifiques des idées alors régnantes n'ont jamais manqué de dénoncer comme s'écartant de la science tout ce qui s'écartait d'eux. Voilà une histoire qui n'a pas encore été écrite et qui contribuerait singulièrement à rabaisser l'orgueil des hommes.

« L'histoire des sciences ne doit pas seulement enregistrer le triomphe des idées nouvelles; elle doit dépeindre aussi les batailles qui l'ont précédé et les résistances qu'ont toujours opposées les représentants scientifiques des nouvelles idées... Une nouvelle vérité se découvre-t-elle ? Elle jaillit, semblable à un éclair, du cerveau d'un seul comme une révélation ; mais il y a, en face de lui, les millions de ses contemporains avec tous leurs préjugés. Celui qui a découvert une vérité se trouve devant cette écrasante difficulté de convertir tous ses adversaires et de faire table rase de tous les préjugés. La puissance de la vérité est sans doute grande ; mais plus elle s'écarte des idées régnantes, moins l'humanité est préparée à la recevoir et plus il est difficile de se frayer une route.

« Il en sera ainsi tant que l'histoire des sciences ne nous aura pas appris que de nouvelles vérités, alors précisément qu'elles ont une importance capitale, ne sauraient être plausibles mais sont paradoxales ; que, de plus, la généralité d'une opinion n'est nullement la preuve de sa vérité ; enfin que le progrès implique un changement dans les opinions, changement préparé par des individus isolés et qui s'étend peu à peu grâce aux minorités... Nous ne devons jamais oublier que toutes les majorités procèdent des minorités initiales et que, par conséquent, aucune opinion ne doit être rejetée seulement à cause du faible nombre de ses représentants, mais qu'au contraire, elle doit être examinée sans préjugé aucun, car le paradoxe est le précurseur de toute nouvelle vérité. D'autre part, le développement régulier des sciences ne se fait qu'à la condition d'y laisser un élément conservateur. Il faut donc que toute vérité nouvelle ne soit d'abord envisagée que comme une simple hypothèse ; plus elle est importante, plus sera long son temps d'épreuve que rien ne saurait empêcher. Ceux qui la découvrent doivent se dire qu'ils ne sont que des pionniers auxquels les colons succéderont peu à peu, car il est clair que celui qui est en avance de cent ans sur ses contemporains devra attendre cent ans avant d'être compris par tous. »

De tout ce qui précède il résulte que tel phénomène peut justement passer aujourd'hui pour un miracle parce qu'il dépasse le niveau de nos connaissances ou de nos pouvoirs ordinaires et qu'il ne le sera plus quand la sience ou les facultés de l'homme auront fait des progrès. Le philosophe qui, il y a deux siècles, aurait vu un enfant soulever un marteau pilon pesant des centaines de tonnes ou rompre par explosion d'énormes masses rocheuses au fond des eaux, rien qu'en appuyant le doigt sur un bouton, aurait déclaré que « l'effet dépassant manifestement la cause », il devait y avoir

là une intervention surnaturelle. Un raisonnement analogue a été tenu récemment par un théologien à propos de la suggestion qui, au moyen d'un geste à peine perceptible, produit chez les sujets les troubles physiologiques les plus intenses comme l'abolition ou l'hyposesthésie de tous les sens. Dans ces divers cas le raisonnement ne tient pas compte des forces plus ou moins connues accumulées à l'avance et que le geste ne fait que libérer. Maintenant encore nous considérerions comme prodigieuse l'action d'un homme qui, semblable au Jupiter antique, d'un froncement de sourcil ferait éclater la foudre. (*Et nutù tremefecit olympum*). Qui sait cependant si quelque chose d'analogue ne se produira pas dans l'avenir, puisque déjà Franklin l'a soutiré des nuages... (*Eripuit cœlo fulmen*).

Beaucoup de catholiques admettent que le miracle n'est jamais en contradiction avec les lois éternelles qui régissent les mondes et qu'il est simplement constitué par l'extension exceptionnelle des forces dont nous constatons journellement les effets, cette extension pouvant être due soit aux qualités propres de celui qui fait le miracle soit de l'intervention d'êtres invisibles plus puissants que lui.

Je suis convaincu que les savants de bonne foi finiront par adopter cette manière de voir. Plus, en effet, on avance dans l'étude de ces phénomènes plus on est forcé de reconnaître qu'un certain nombre d'entre eux ne peuvent s'expliquer sans recourir à l'hypothèse d'influences extérieures intelligentes ; ce qui d'ailleurs ne doit pas nous étonner puisque la caractéristique de la force en jeu est précisément de pouvoir être dirigée non plus par la matière mais par ce qu'on appelle l'esprit.

Quelle est la nature de ces influences ? Sont-ce des anges plus ou moins déchus comme l'enseigne l'Eglise ; des âmes de défunts comme le disent les spirites ; des élémentaux, c'est-à-dire des êtres inférieurs à l'humanité et non perceptibles à nos sens, comme le soutiennent les théosophes, ou simplement des projections à travers l'espace de la volonté d'autres hommes vivants comme le supposent certains psychologues ?

Voilà certes des questions fort intéressantes mais sortant du domaine du physicien qui, aidé du physiologiste, doit procéder avec méthode et étudier l'instrument avant de chercher à définir le moteur.

Espérons que les instituts psychiques qui se forment de divers côtés auront pour résultat de faciliter des travaux rendus jusqu'à ce jour fort difficiles par les préjugés du vulgaire.

ALBERT DE ROCHAS.

EXPÉRIENCES DE LA PRINCESSE KARADJA

La princesse Karadja a fait au directeur du *Light* le suivant récit, inséré dans son numéro du 11 août de cette année :

« Lorsque j'eus le plaisir de vous rencontrer à Londres, au printemps dernier, je vous racontai plusieurs excellentes séances que je venais d'avoir avec MM. Alfred Peters et Cecil Husk, et vous m'avez demandé de vous en faire le récit pour le *Light*. Jusqu'à présent un travail pressé m'a empêché de vous donner satisfaction.

Peu de jours après mon départ de Londres (qui eut lieu à la demande de feu mon mari), j'écrivis par inspiration dans la chapelle où son corps est enterré, un long poème « Vers la Lumière », qui fut publié en Suède au mois d'octobre dernier ; et dans une lettre qui a paru dans le *Light* du 27 janvier, le Dr Tornebohm a informé vos lecteurs de l'extraordinaire succès que ce poème a rencontré dans mon pays natal. La cinquième édition est déjà vendue, ce qui est un événement unique dans un si petit pays.

En raison de l'intérêt public que ce poème a éveillé pour notre cause, j'ai aussi publié un petit volume intitulé *Phénomènes spirites*, où je donne un récit complet de mes séances avec M. Peters et avec M. Husk, dans lesquelles j'ai reçu les preuves les plus incontestables de la présence de mon mari.

M. Peters m'a aussi donné *en Suédois* un message d'une femme de lettres suédoise ; et j'ai été très frappée de la façon magnifique dont il a psychométrisé une bague appartenant à une de mes amies, en me disant des noms et des faits qui m'étaient inconnus, et qui se sont trouvés vérifiés dans la suite. Comme une traduction anglaise de ce petit livre sera bientôt publiée, je ne m'étends pas davantage sur ces faits, et je passe à quelques-unes de mes plus récentes expériences personnelles.

Par suite de la publication de mes deux ouvrages, j'ai reçu de toutes les parties de la Suède, de Danemark et de la Finlande des centaines de lettres de pauvres gens en deuil. Parmi ces lettres s'en trouvait une de M. Georges Larsen, un monsieur de Copenhague dont je n'avais jamais entendu parler Il me disait qu'il avait perdu sa femme tendrement aimée, il y avait de cela quelques mois seulement, et qu'étant matérialiste il n'avait pas un rayon d'espoir à sa peine. Mais il avait lu mes livres et avait projeté d'aller à Londres voir les mediums dont j'avais parlé, car la vie lui deviendrait supportable s'il avait la certitude de retrouver après la mort celle qu'il aimait. Le soir où je reçus cette lettre, il y avait séance chez moi, mon mari s'y communiqua et je lui demandai s'il pouvait retrouver Mme Larsen. A ma grande surprise, il me répondit : « Elle est ici ce soir. »

« Comment est-ce possible, dis-je? Nous venons de la demander à l'instant. » Mon mari répondit :

« C'est elle qui a suggéré à son mari de vous écrire. Elle désire qu'il vienne ici. »

J'écrivis tout cela à M. Larsen, qui au lieu de répondre se mit aussitôt en route pour Stockholm.

Outre le don d'écrire par inspiration, j'ai reçu pendant l'hiver dernier celui du dessin automatique. Ma spécialité est de dessiner des portraits de corps astraux. Le jour ou M. Larsen arriva à Stockholm, on me fit faire au pastel la tête d'une femme extrêmement belle. Le visage était si expressif que ce ne pouvait être une création de la fantaisie : on sentait instinctivement que ces traits si doux avaient appartenu à un être vivant. J'avais à peine fini ce dessin quand on annonça M. Larsen, et que mes amis arrivèrent pour la séance qui devait avoir lieu. Dès que M. Larsen eut aperçu le dessin sur la table il s'écria dans un élan de joie et de surprise : *C'est le portrait de ma femme* ! Il tira de sa poche une photographie et nous la montra, en disant que mon dessin était plus ressemblant que la photographie, qui la représentait en pleine santé, tandis que dans le dessin elle était telle que dans les derniers jours de sa vie. Plus tard, il m'a écrit que le vieux père de sa femme éclata en sanglots à la vue du portrait que j'avais dessiné. Des centaines de personnes, en Suède et en Danemark, ont été convaincues par ce fait, car M. Larsen m'était absolument inconnu et nous n'avions pas même un ami commun.

Pendant la séance, M. Larsen reçut plusieurs messages parfaitement convaincants. Sa femme lui donna son nom de baptême que personne de nous ne connaissait et elle fit allusion à plusieurs circonstances de leur vie privée. Elle joua sur la mandoline un air favori. Elle demanda à son mari d'aller à Copenhague dans un certain endroit dont personne de nous n'avait entendu parler, lui disant qu'il y trouverait une femme appelée Christine, à qui on avait fait du tort qu'elle voulait réparer. De retour chez lui, M. Larsen trouva cette personne à l'adresse que sa femme avait indiquée. Il n'était jamais allé à cet endroit et n'en avait pas entendu parler.

Je considère que c'est là une excellente preuve de l'identité des Esprits, car on ne peut l'expliquer par la théorie de la conscience subliminale, puisque aucun de nous ne connaissait l'existence de Christine, connue seulement de la morte et pas même du mari.

J'ajoute que je ne suis pas une artiste dans mon état normal. Ma vie durelle en dépendre je serais incapable de reproduire aucun des dessins que j'exécute en trance. Quelques-uns de ces dessins sont *très beaux*. J'ai fait un magnifique portrait de mon mari, comme je le vis quand il se matérialisa chez M. Husk.

J'ai fait aussi trois dessins représentant la libération de l'âme à la mort. Une vapeur semble émerger du front, des yeux, des narines, de la bouche et du cœur du cadavre, et se condenser en forme d'œuf, où une forme transparente repose dans l'attitude d'un nouveau-né.

Quelques-uns de mes dessins ont été photographiés. Je vous enverrai des reproductions avec plaisir si les spiritualistes anglais y trouvent intérêt. Un des plus beaux dessins est celui de Saint-Jean-Baptiste, qui a été dessiné *dans l'obscurité*. J'ai fait aussi très rapidement *en présence de témoins*, des figures géométriques de signification symbolique, *sans l'aide de règle*; et des architectes ont déclaré qu'il est *impossible* de les exécuter à main levée avec une symétrie aussi parfaite.

Mes livres ont été traduits en danois, allemand, français, russe et italien. J'espère ardemment qu'ils aideront à répandre les glorieuses vérités pour lesquelles nous combattons, et je remercie Dieu qui me permet d'apporter ma faible contribution à l'avancement de notre cause.

PRINCESSE KARADJA

Trad. par G. B.

UNE RÉFORME INDIQUÉE POUR LES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SPIRITES, (*Voir Août* 1900).

Cher Monsieur P.-G. Leymarie,

Dans ma dernière lettre, je vous offrais d'exposer mes idées sur la réforme que les circonstances imposent aux travaux de nos sociétés, afin de les assujettir à un plan bien conçu et uniforme.

Cette réforme doit être de forme et de fond, si nous ne voulons piétiner sur place ou même rétrograder.

Je ne me dissimule pas que l'habitude et la routine lui opposeront bien des obstacles. Les difficultés à vaincre ne doivent pas nous décourager si nous avons le sérieux désir d'élargir le rôle que le spiritisme peut et doit assumer dans les grands événements dont ce siècle sera le témoin.

Les travaux des sociétés spirites ne répondent pas aux exigences de notre époque.

On a parcouru la première étape et atteint le but qu'on se proposait, forcer l'attention de la science. Nous devons nous préparer maintenant à franchir la seconde dont l'objet est de démontrer pratiquement, par nos actes, que le spiritisme représente la démocratie et le socialisme philosophique positif, qu'il mène à la tranquillite de la conscience, à la morale sociale et privée, à l'amélioration de l'homme, au bien-être général.

Les moyens pour arriver à ce résultat heureux et séduisant sont : la réforme des travaux de l'évocation, l'unité d'action, l'école du dimanche. Si l'un de ces trois facteurs manquait, la marche en avant deviendrait impossible, au moins très difficile.

La troisième étape dépendra des précédentes. Elle aura pour objet d'établir le règne de Jésus sur la terre par la diffusion d'une Religion qui, démontrant l'immortalité et la justice éternelle, prenne Jésus pour modèle et aboutisse à la pratique de la morale de l'Evangile.

La première étape a exigé cinquante ans de travaux et de luttes contre le fanatisme, l'ignorance, la science matérialiste et l'indifférence. La seconde exigera le même temps, la troisième davantage, mais elle nous conduira au but désiré, en consacrant la défaite définitive de l'égoïsme, du sensualisme et de la méfiance. L'homme, alors, cherchera le bonheur dans l'accomplissement du devoir, dans l'amour d'âme à âme, dans la fraternité et dans les joies simples que procure l'amitié. L'intensité des satisfactions dépendra toujours du degré d'élévation qu'on aura acquis, elle sera purement subjective.

Est-ce là un songe, une chimère ? Non. Dieu, en mettant dans notre esprit l'espérance que nous conservons jusqu'au tombeau et le désir d'une félicité qui fuit devant nous, sans que nous puissions jamais l'atteindre, n'a pas voulu nous tromper : *La félicité régnera sur la terre.*

*
* *

Cette affirmation doit être prouvée, car, si elle paraissait satisfaisante à nos frères, elle exalterait leur courage, en leur prouvant le grandiose résultat que leurs travaux peuvent obtenir, à la condition d'être judicieusement organisés.

Ce semble, plusieurs lecteurs diront : — La félicité ! la félicité ! comment en jouir au milieu des maladies qui nous accablent? — Les esprits convaincus répondront : les maux dont nous souffrons sont une conséquence de notre état peu avancé, de notre passé, ils dépendent d'un enchaînement de causes et d'effets. Ceux d'entre nous qui suivent avec attention le mouvement scientifique qui s'opère quant au phénoménisme peuvent ajouter quelque chose de plus et s'exposent, en le faisant, aux rires des savants fin de siècle, mais peu leur importe ! N'a-t-on pas ri de l'électricité devenue toute une science. N'a-t-on pas ri du magnétisme qui, sous un autre nom, est étudié et appliqué ? N'a-t-on pas ri de Raspail et l'on découvre à présent le microbe spécial de chaque maladie ? On a ri du phénoménisme spirite et déjà l'on en fait l'objet d'observations scientifiques. On rit encore de la cause que nous lui assignons, ne consentant à y voir que des manifestations psychiques de l'inconscient, mais on s'apercevra qu'il répond à

l'action de forces assujetties à la volonté d'intelligences supra-terrestres, comme le magnétisme à celle de l'opérateur : rira bien qui rira le dernier.

On le sait, nous respirons continuellement et nous ingérons avec nos aliments les germes de toutes sortes de microbes ; ils ne nous font aucun mal tant qu'ils ne rencontrent pas des organismes affaiblis ou des humeurs qui en favorisent le développement. Ce sont donc nos vices, notre intempérance ou l'hérédité qui sont la cause véritable des maladies. Nous avons, par conséquent, le droit de le dire : les maux qui nous affligent auront une tendance à disparaître, à mesure que les mœurs présenteront plus de moralité.

Les épidémies sont occasionnées par des microbes. Existeront-elles toujours ? On ne pourrait répondre qu'en connaissant bien la cause qui les détermine. Cela est-il possible ? Examinons.

Le fluide qui émane de chaque personne, l'*aura* selon les théosophes, le fluide neurique d'après les médecins, le périsprit selon les spirites, le fluide magnétique au dire des magnétiseurs, est plus ou moins bienfaisant selon l'état de santé, surtout selon le degré d'élévation spirituelle de chacun de nous ; il peut arriver à posséder des propriétés curatives, tout au moins à nous préserver des maladies contagieuses régnantes (1). Dans d'autres cas, ce fluide est pernicieux ; il peut même produire des maladies. Tous les magnétiseurs le savent bien, et cette manière de voir est d'accord avec une croyance populaire intuitive (2).

Non seulement l'homme émet des fluides, mais aussi tous les animaux et certaines substances actives. Cela a été mis hors de doute par les expériences faites sur des hypnotisés et des sensitifs.

En présence de ces faits, et lorsqu'on considère les preuves que la photographie nous a fournies de l'existence des fluides, des variations qu'ils éprouvent dans leurs vibrations et leur couleur quand on passe d'un sujet à un autre ou, pour le même sujet, d'un état d'âme à un autre, il me semble que nous sommes autorisés à attribuer aux émanations fluidiques de l'humanité, prise dans son ensemble, des effets bienfaisants ou délétères, selon le degré plus ou moins élevé d'avancement moral qu'elle aura atteint, en moyenne, au moment considéré.

On croit généralement que, si les épidémies sont devenues moins meurtrières, cela est dû aux progrès de la médecine, ainsi que de l'hygiène

(1) On ne peut attribuer cette immunité aux organismes grossiers, plus robustes. Les plus délicats, pourvu qu'ils soient sains, sont ceux qu'une épidémie respecte le plus.

(2) Qu'on ne soit pas surpris, pour confirmer une vérité peu connue, de nous voir nous appuyer sur une superstition. Il n'y en aucune qui n'ait pour point de départ une vérité mal définie.

publique et privée. Je ne le mets nullement en doute ; mais je ferai remarquer que, si les microbes étaient aussi virulents qu'ils le furent autrefois, les personnes attaquées le seraient avec autant d'intensité que par le passé, ce qui n'a pas lieu. Nous devons faire remonter ce phénomène à une autre cause que la science méconnaît, à l'avancement moral que l'humanité a graduellement acquis. Il agit aussi bien par le moyen du fluide individuel, qui est pour chacun de nous comme un protecteur particulier, que par le moyen de l'émanation générale, laquelle forme une atmosphère fluidique qui atténue la virulence des germes.

Sans doute cette émanation est, jusqu'à présent, fort loin d'être assez bienfaisante pour empêcher, d'une façon absolue, le développement des microbes pernicieux. Les passions basses, les pensées viles, les rancunes, les fureurs, les guerres, nous maintiennent encore à une grande distance du bien souhaité ; mais elles ne sont plus aussi terribles qu'aux époques moins civilisées.

Le monde moral, comme le monde physique, est soumis à des lois immuables. Elles tendent au perfectionnement successif de la planète, des animaux et de l'homme. Elles nous acheminent vers l'amélioration morale, vers la pureté de l'esprit, et de la sorte vers un but digne de l'omniscience, c'est-à-dire vers le bonheur pour chacune des créatures humaines, et vers la gloire solidaire de l'ensemble, à travers la longue succession des cycles. La loi d'enchaînement des causes aux effets est peut-être la loi unique.

Le bien, représenté par ceux qui progressent, est une force qui s'accroît. Le mal, représenté par les retardataires, est une force qui diminue. Les spirites comptent parmi les premiers, et à l'avenir ils en prendront la tête, s'ils savent se mettre d'accord pour donner à leurs travaux une bonne direction.

***

La révélation spirite a réuni autour d'elle non seulement ceux qui étaient bien préparés à la recevoir et à la répandre, mais encore une foule de personnes attirées par la curiosité ou à la recherche, soit d'une distraction, soit d'une protection. Avec ces éléments, pour hétérogènes qu'ils pussent être, et malgré les erreurs inévitables au début d'investigations dans l'inconnu, on n'en a pas moins obtenu des résultats surprenants. Le spiritisme n'est pas tourné en ridicule ; il a réussi à éveiller l'attention de tout le monde. C'est pour cela même qu'il faut nous attacher dorénavant à écarter quiconque ne posséderait pas une préparation suffisante. Il est à craindre, si l'on ne prend pas des mesures dans ce sens, que les éléments inférieurs ne viennent à prédominer et à compromettre, par des actes marqués au coin du fanatisme, de l'obsession ou de l'ignorance, le sérieux de la cause que

nous défendons. Si cela arrivait, on aurait perdu le meilleur des bienfaits que les sociétés spirites, bien dirigées, doivent procurer à l'humanité.

Il est donc nécessaire que nous fassions acte de prévision et que nous provoquions sans retard la réforme que les circonstances réclament.

A cet effet, je propose qu'on nomme d'urgence une Commission investie de pouvoirs étendus, chargée de procéder à l'unification des travaux, d'après un plan qui s'inspirera des nécessités de la situation.

Cette unification exige que l'on crée, dans chaque pays, un centre directeur et que l'on réglemente les relations des sociétés entre elles et avec le centre directeur dont elles relèvent; que l'on établisse la forme dans laquelle celui-ci sera nommé ; que l'on fixe ses attributions et ses devoirs ; qu'on détermine les règles à suivre pour l'admission des sociétés non représentées devant la Commission et la reconnaissance de sociétés nouvelles.

Sans préjudice des déterminations à adopter, je crois que nous devons, dès à présent, dire à nos frères que, s'ils ne veulent pas voir les sociétés exposées à l'invasion des élémentaux, et à perdre toute direction spirituelle, ils doivent faire en sorte qu'elles ne renferment que des personnes capables de comprendre et de pratiquer sainement le spiritisme ; ils écarteront les néophytes qui ne rempliraient pas ces conditions (1). Il ne faut pas qu'ils continuent à développer des médiumnités d'une façon presque forcée. Dès les premières épreuves, on voit bien si le médium est, oui ou non, appelé à devenir remarquable, comme Home, Fox, Eglington, Slade, Eusapia, Bredif, Piper et tant d'autres, qui ont donné du phénoménisme les preuves les plus convaincantes. Il leur faudra renoncer absolument aux cures obtenues par le moyen d'ordonnances médianimiques. Les médiumnités qui sont nécessaires pour les travaux spirituels sont celles d'écriture mécanique. Enfin il est indispensable qu'ils consacrent une partie de leur temps à l'étude de la doctrine.

Dans les sociétés où les affiliés sont très nombreux, il conviendra de former des groupes, afin d'obtenir la division du travail et le développement théosophique des médiumnités.

---

(1) J'ai déjà proposé ce qui précède, dans une société dont je faisais partie. On s'y est opposé en alléguant que la charité impose de recevoir ceux qui viennent à nous, cherchant la vérité, comme s'ils ne pouvaient la trouver que dans nos sociétés! A mon avis, c'est là une parfaite erreur. La charité doit être faite intelligemment. Au lieu de se montrer charitable envers certaines personnes, en les admettant, on leur porte préjudice : ce sont des candidats à l'obsession. On ne devrait pas oublier l'enseignement de Jésus : on ne peut donner à personne plus de lumière et de vérité qu'il n'en peut supporter. La prudence indique que, si les sociétés spirites ne suivent pas ces conseils, loin de faire du bien et de rendre service à la cause, elles risquent de tomber sous la domination, soit des jésuites, soit des élémentaux, et à provoquer sous peu l'intervention de l'autorité, qui fermera leurs portes.

C'est ainsi, et seulement ainsi, que les sociétés pourront prétendre à devenir dignes d'attention, à attirer des éléments choisis, recrutés dans les classes sociales dirigeantes, et à donner tous les fruits que nous en attendons.

FELIPE SENILLOSA.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE III.

DE LA DIVINATION (*Suite*).

CHIROMANCIE. — Divination qu'on pratique par l'interprétation des lignes de la paume de la main, qu'on dénomme aussi lignes astrales, parce qu'elles sont placés à côté des monts dits de Jupiter, d'Apollon, de Vénus, de Saturne. Il existe un grand nombre de *Traités de chiromancie*; l'un des plus curieux certainement est celui de Philippe May de Franconie qui, sur bien des points assez importants, est en contradiction avec les autres chiromancies parue, avant et après Ph. May. Divers auteurs compétents, notamment Guymiots estiment beaucoup ce traité qui est très rarissime, introuvable même (1).

Par les lignes de la main, un bon chiromancien peut voir tout le passé et l'avenir d'une individualité.

On dit aussi *Chiroscopie*, mais le terme est beaucoup moins usité.

CLÉDONISMANCIE. — Mode de divination usité en Orient qui consiste à donner certaines interprétations, à des phrases ou à des mots prononcés d'une certaine façon ou avec des intonations diverses.

CLÉDONOMANCIE ou CLEIDOMANCIE. — C'est à l'aide d'une clé qu'on pratique ce mode de divination surtout employé pour découvrir un criminel. — Il est encore pratiqué de nos jours en Russie.

CLÉROMANCIE. — Divination pratiquée au moyens de dés, de fèves, de cailloux, d'osselets, etc., et qui prend dès lors des noms divers : *Astragalomancie*, *Cubomancie Béphomancie*, *Pissomancie*, etc., etc.

COSQUINOMANCIE. — Divination pratiquée, au moyen d'un crible, sas ou tamis et qui a été usité dans une haute Antiquité.

CRANINOMANCIE. — Art de deviner par l'inspection d'un crâne les qualités ou défauts, les passions ou les vices d'une personne.

(1) Il a paru chez Chamuel, éditeur, une réédition en 1897, qui contient un traité *Sur la physionomie et sur les marques des ongles*, qui souvent ne sont pas dans l'édition ancienne; signalons aussi un traité de M. Papus.

Le Dr Gall et son disciple Spurzeim ont codifié pour ainsi dire, les lois de la Craninomancie, qu'on dénomme également, *Craninologie* et *Craninoscopie*.

Cristallomancie. — Divination qu'on pratique à l'aide de cristaux.

Le devin regarde d'une manière fixe des objets en cristal; il y voit bientôt des figures, qui lui permettent de tirer des conclusions pour le consultant.

Critomancie. — On pratiquait dans l'Antiquité ce genre de divination en observant la farine, la pâte et les gâteaux offerts en sacrifice.

Cromniomancie. — Divination qu'on obtient au moyen des oignons, et qui se pratiquait surtout à la veille de la Noël.

Cubomancie. — Divination qu'on fait aux moyens de dés ou cubes, surtout de bois et plus spécialement de bois de laurier ; on écrit les lettres de l'alphabet sur 24 dés, puis après les avoir mêlés, le consultant les tire et les dispose à la suite les uns des autres et le devin lit par suite des mots formés, l'avenir pour le consultant.

Cyanomancie. — Divination qu'on fait en observant la démarche et surtout les cris des chiens ; ce mode de divination est fort ancien.

Dactylomancie. — Divination qu'on pratique au moyen de bagues ou anneaux (Δακτυλὸς) qui étaient fondus sous l'influence de certaines constellations, ce qui leur donnait des pouvoirs, ou *Charmes*. Quand ces *Anneaux constellés* portent gravés sur leur surface des sentences, ou des caractères magiques, ils constituent des *Talismans*.

Daphnomancie. — Divination dans laquelle on utilise les feuilles de laurier (Δαφνη), on dit aussi *dendromancie* de (Δενδρον)

Démonomancie. — Divination en utilisant les forces démoniaques ou mauvais Esprits. La démonomancie est une des branches de la *Magie Noire*, des plus dangereuses ; un grand nombre de cas de folies ou de passions démoniaques, n'ont souvent pas d'autre origine.

Garosmancie ou Gastromancie. — Divination pratiquée généralement par des Ventriloques, puisque c'est au moyen du ventre qu'elle est faite. L'art de Ventriloquie se nomme *Engastrisme* et le genre de devin qui exercent ce mode se nomment *Engastrimandres* et *Engastrimithes*.

Géloscopie. — Divination que le devin tire de la façon de rire d'une personne, il préjuge par ce mode de divination du caractère des qualités ou des défauts du consultant.

Gyromancie. — Divination tirée des mouvements tournant du devin, qui parcourt un cercle sur lequel sont inscrites des lettres de l'alphabet ; le devin à force de courir sur le cercle tracé finit par s'étourdir et s'abat sur des lettres diverses, dont il tire des présages.

Hématomancie et Hématoscopie. — Divination pratiquée par l'inspection du sang qui jaillissait des victimes égorgées en sacrifice.

Hépatoscopie. — Divination faite par l'étude des entrailles des victimes égorgées pour être offertes en holocauste. Les prêtres qui, dans l'Antiquité, exerçaient cette fonction, se nommaient *Hiéroscopes* et *Hiéromantes* (Ἱερο et Μαντεῖν).

Hippomancie. — Genre de divination pratiquée surtout chez les Celtes et qui consistait à observer le mouvement qu'exécutaient les chevaux laissés en liberté dans les bois et forêts consacrés aux Dieux.

Horoscopie. — Divination faite au moyen des *horoscopes*, c'est-à-dire en dressant le thème généthliaque d'une personne au moyen de l'Astrologie ou des constellations. On pouvait de la sorte prédire la destinée de la personne horoscopée. — Conférer à ce sujet Isis dévoilée ou l'*Egyptologie sacrée*, *passim* (1).

Hydromancie. — Comme son nom l'indique, cette divination est faite au moyen de l'eau (ὑδρ). Il existe des moyens très divers de pratiquer ce genre de divination, également dénommé *Hydroscopie* et *Higromancie*.

Icthyomancie. — Divination faite par l'inspection des entrailles de poissons, ou bien par les secousses de celui-ci, quand il était jeté hors de l'eau sur le gazon.

Lampadomancie. Voy. Lychnomancie.

Lécanomancie. — Divination pratiquée au moyen d'un grand vase ou bassin rempli d'eau ; c'est, on le voit, un genre d'Hydromancie.

Libanomancie ou Lébanomancie. — Divination pratiquée au moyen de l'encens et fort usitée dans la haute Antiquité ; c'était un mode de divination par la fumée. — Voyez ci-dessus Capnomancie.

Lithomancie. — Divination qu'on pratiquait de diverses manières, mais en utilisant toujours de petites pierres ou des cailloux ; on les lançait les uns contre les autres et l'on tirait des pronostics du son qu'ils rendaient.

Lychnomancie. — Ce terme désigne la divination faite par l'inspection de la flamme d'une lampe, aussi désigne-t-on ce mode de divination *Lampadomancie*.

Marc de Café. — Mode de divination tout moderne, variation du mode dit de Captoptromancie (voir ci-dessus), le marc de café servant ici de miroir car cette substance est promenée avec de l'eau dans une assiette ; purgée ensuite de son eau et suivant les figures que forme le marc, le devin tire des présages.

Météoroscopie. — Ce mode de divination n'est qu'une branche de l'astrologie, puisqu'il consiste à présager l'avenir à l'aide des météores célestes.

Métoscopie et Métaposcopie. — Divination tirée des traits de la figure et plus particulièrement des rides du front et du visage. Bien que très ancien,

(1) 1 vol. in-18°. Paris, 1894, 2e édition, Perrin éditeur, 1898.

cet art ne possède pas de traités nombreux et surtout complets. Cicéron (1), Suétone (2), Juvénal (3), Velleius Paterculus (4), en ont parlé dans leurs divers ouvrages ; ce n'est guère qu'au XVI^e^ siècle que Cardan a publié un véritable Traité de *Métaposcopie*.

Dans sa *Chiromancie médicinale*, Ph. de May de Franconie (5) nous donne un petit traité fort intéressant *des Physionomies* ou *Métoposcopie*, d'autant plus intéressant qu'il nous fournit un grand nombre de figures explicatives nous montrant les rides du front, etc.

MYOMANCIE. — Cette divination est faite au moyen des rats (Μύς) ou des souris ; le devin tire des présages heureux ou malheureux suivant les cris que poussent ces petits rongeurs et suivant aussi leur degré de voracité.

NÉCROMANCIE. — L'art d'évoquer les morts et de leur faire prononstiquer l'avenir. La nécromancie remonte à la plus haute Antiquité. De nos jours, on a cru ridiculiser et insulter les spirites en les traitant de *Nécromans*. Or la nécromancie n'est qu'une des branches du spiritisme dont la doctrine a une très grande envergure, car le spiritisme étudie non seulement la Nécromancie, mais la Psychurgie, la Télépathie et tous les phénomènes qui se rattachent à l'âme, à la survie, aux états divers après la mort. Que l'on soit ou non spirite, tout homme de bonne foi est obligé de reconnaître que le grand mouvement spiritualiste contemporain est dû au spiritisme et rien qu'au spiritisme, qui a remis au jour, la Kabbale, l'Occultisme et la Théosophie. Tous les spiritualistes contemporains de valeur ont été à leur début spirites, nous citerons comme témoignage à l'appui de notre thèse : V. Sardou (6), dont le père, que nous fréquentions à Nice, était un spirite enthousiaste, fanatique ; W. Crookes l'illustre chimiste ; Blavatsky, le colonel Olcoot, Leadbeater, Courmes, les têtes de la théosophie ont été spirites et le sont restés puisqu'ils sont tous réincarnationistes ; et nous-même qui, depuis trente-cinq ans, étudions la philosophie, nous ne serions jamais arrivé à nous parquer à ce genre d'étude, si nous n'avions pas débuté par le spiritisme.

Donc, pour quelques renégats qui, par ambition, ont renié une doctrine, après en avoir largement vécu, il ne faut pas jeter la pierre au spiritisme et

(1) Cicéron, de *Fost.* 5 ; *Toscal.* IV, 7.

(2) Suétone Tit. II.

(3) Juvénal, *Sat.* VI, 58.

(4) Velleius Paterculus, II, 14.

(5) Ce petit volume aujourd'hui introuvable a été réédité en 1896, Paris, Chamuel éditeur ; ajoutons que cette réédition donne une chiromancie synthétique très facile à saisir, car son interprétation est extrêmement claire.

(6) Président d'honneur du Congrès spirite et spiritualiste international de 1900.

encore moins déserter ses études. Seulement il faut marcher avec son temps et agrandir toujours le cadre de ses études, et tous les spiritualistes quels qu'ils soient,à quelque école qu'ils appartiennent, doivent soutenir, aider et propager le spiritisme qui est la grande entrée de la carrière spiritualiste. Voilà la thèse que nous avons toujours soutenue et que nous soutiendrons toujours. Mme H. P. B. a eu le grand tort, suivant nous, de malmener les spirites, quand elle a embrassé la Théosophie, aujourd'hui ses successeurs médiats ou immédiats ont réparé l'erreur de cette grande âme, qui n'est pas tout à fait étrangère peut-être à cette conversion à laquelle nous avons été poussé. La duchesse de Pomar, une des théosophes de la première heure en France, n'a jamais cessé d'être spirite, car on ne peut pas cesser de l'être dès qu'on partage dans la nouvelle voie spiritualiste où l'on entre, l'idée de réincarnation, l'idée de dégagement, d'incarnation, de trance médianimique, etc., etc., car aujourd'hui, le spiritisme a grandi, ce qui le prouve ce sont les travaux que nous publions depuis plus d'un quart de siècle dans cette Revue,travaux que n'aurait certes pas laissé publier Allan Kardec, non qu'il ne les eût pas estimés à leur valeur; mais il aurait craint d'effaroucher ses lecteurs, qui n'étaient pas préparés à les admettre, comme le sont nos contemporains, qui y ont été préparés par les études et les découvertes des Rochas, des W. Crookes. des Zolner, des Aksakoff, des Baraduc et *tutti quanti* qui, bien que n'arrivant qu'au second plan n'en ont pas moins été utiles à la grande cause du spiritualisme moderne que rien ne pourra détruire.

Après ce petit *aparte*,qui est venu sous notre plume sans provocation, nous poursuivrons notre étude.

Nephélemancie. — Genre de Divination fort rare, qui s'opère avec le concours d'Esprits supérieurs, dénommés Anges dans la religion catholique d'où son nom Νεφελοί (anges). — Ce mode de Divination est fort rare mais très réel, car le médium *entranc*é peut, avec le secours d'Esprits supérieurs, faire des prophéties très surprenantes qui se réalisent toujours.

Nigromancie. — La nigromantie ou nigromancie est l'art de découvrir tout ce qui est caché dans des endroits noirs, c'est-à-dire dans des grottes souterraines, au sein de la terre, au fond des étangs, des lacs, et des mers.

Nomomancie. — C'est l'art de deviner les présages ou mieux de faire l'horoscope des personnes en utilisant leurs noms ou prénoms. — A l'Exposition Universelle, dans la grotte de Bou Amana, il y a un Marabout âgé de 80 ans, qui avec le prénom du consultant et celui de sa mère, dit des choses très surprenantes sur le passé et l'avenir.

Ce terme a comme synonyme ceux de *Onomomancie* et *Onomatomancie*.

Il ne faut pas confondre ce terme avec celui de Onomancie (*voir plus loin*).

Omphalomancie. — Devination au moyen du nombril (ὀμφαλός). Les sages

femmes de l'Antiquité et certaines accoucheuses modernes pronostiquent, dit-on, par la simple inspection du nœud du nombril d'une femme combien elle pourra avoir d'enfants, après le premier né.

ONÉIROCRITIE et ONÉIROMANCIE. — Divination à l'aide des songes, qui a été en usage de toute antiquité.

Le philosophe grec Arthémidore qui vivait au second siècle de l'ère chrétienne a écrit un excellent *Traité des songes*, dans lequel il mentionne un très grand nombre d'ouvrages anciens sur la matière. Le philosophe grec divise les songes en deux classes :

Les *songes allégoriques* et les *songes spéculatifs*.

L'onéirocritie ou onéiromancie est une science, tandis que l'art d'expliquer les songes se nomme *Onéirocritique*.

ONOMANCIE.— Genre de divination principalement pratiquée par les Arabes berbères et qui consiste à utiliser une épaule de mouton. Voici comment ils procédaient : après avoir fait bouillir une épaule droite de mouton, ils la dépouillaient de sa chair et c'est sur l'os dénudé que le Devin lisait le passé, le présent et l'avenir.

ONYCHOMANCIE. — Divination au moyen des ongles ; ou la pratique de la manière suivante : on frotte, d'huile de cire et de suie, les ongles d'un jeune garçon vierge et suivant les marbrures ou petits signes qui se voyaient sur les ongles, le devin tirait des pronostics ou présages ; mais là ne se borne point la science onychomantique, car d'autres devins prédisent l'avenir par la simple inspection de points ou taches blanches que portent sur leurs ongles bien des personnes. Au XVI^e^ siècle, ce genre de divination était assez répandu ; on avait même écrit, paraît-il, quelques traités, mais qui sont perdus, ou du moins qui sont d'une extrême rareté, c'est pourquoi nous avons réédité il y a quelques années la CHIROMANCIE MEDICINALE de Philippe May de Franconie qui, indépendament d'un *Traité sur la physionomie* renferme un traité sur les marques des ongles (1), disons en passant que cet ouvrage rarissime n'est pas en général conforme aux idées admises par nos chiromanciens modernes.

OOMANCIE et OOSCOPIE. — Divination à l'aide des œufs. Dans l'antiquité le devin tirait des présages suivant la forme des œufs, suivant les taches et le granité de leur surface, etc. — Si nous en croyons Suidas, ce serait Orphée même qui serait l'inventeur de ce mode de divination.

De nos jours, bien des médiums font de l'oomancie, mais c'est par l'examen du mélange du blanc et du jaune de l'œuf ou de la glaire et du jaune

(1) Cet ouvrage est illustré de nombreuses vignettes est en vente à notre librairie, 42, rue Saint-Jacques. — Voici son titre exact : *La chiromancie de Philippe May de Franconie*. Traduit de l'allemand, avec un avant-propos et une chiromancie synthétique, 1 vol. in-18, 3 francs.

agglutinés dans une assiette par de l'eau bouillante que ces médiums ou devins dévoilent le passé le présent et l'avenir.

Ophimancie. — La divination au moyen des serpents (Ὄφις) remonte à la plus haute antiquité. Le devin observe leurs mouvements, les dirige avec une baguette et suivant les agissements des reptiles, il tire des présages.

Ornithomancie. — Divination tirée du vol, du cri et du chant des oiseaux. De nombreux mythes mettent le serpent en connexion avec ce genre de divination par ce que celui-ci sait attirer l'oiseau malgré lui par le seul regard de son œil fascinateur.

Pline le naturaliste nous dit que le sang de certains oiseaux (et il fourni[t] une énumération de ceux-ci) produit un serpent qui donne à celui qui le mange la faculté de connaître le langage des oiseaux. Nous préférons ne pas croire l'auteur et nous passer d'expérimenter le fait.

(*A suivre*). Ernest Bosc.

LE CONGRÈS DE PSYCHOLOGIE

Le monde est mu harmoniquement, avec méthode, les spirites le savent et s'inspirant de l'exemple que leur donne Dieu, raison-mouvement, ils travaillent sans cesse et veulent toujours plus savoir.

La science officielle voulait ignorer ces patients efforts et écarter les serviteurs énergiques du spiritualisme moderne en leur refusant une place dans leurs rangs; mais comment écarter un Russell Wallace, un William Crookes, un Oliver Lodge, un Hodgson, un Lombroso, un de Rochas et tant d'autres ? Ces messieurs sont entrés au Congrès de Psychologie, et avec eux, le Dr Van den Eden (Hollande), professeur Moutonnier, Mme J. Stannard correspondante du *Light*, G. Delanne et Léon Denis, Dr Encausse, Dr Pascal, Dr Dariex. MM. Auzanneau, Bouvery et Beaudelot.

M. le professeur Bernheim, de Nancy, présidait la section qui avait trait au spiritisme ; mais ce mot spiritisme, écorchant l'entendement de cette assemblée de savants docteurs réunis au Palais des Congrès, ils l'ont toujours classé dans les *questions connexes* de la psychologie, de l'hypnotisme et de la suggestion, c'est-à-dire les phénomènes relevant de l'action extra-corporelle de l'homme vivant, tels que Télépathie, dédoublement, suggestion ; les matérialisations, communications par la typtologie, les apparitions étaient classées parmi les manifestations posthumes.

Le président a sagement conservé l'impartialité entre les matérialistes et les spiritualistes qui présentaient à l'appui de leur dire, le fait brutal, nettement contrôlé. Certes le président de l'école de Nancy et d'autres docteurs arrivés et renommés, n'eussent pas voulu de cette intrusion spirite dans

leur Congrès : ils n'entraient pas dans le cadre de la psychologie de ces maîtres en préjugés tenaces. Des ecclésiastiques ont dû prendre la défense des spiritualistes, soutenus aussi, très énergiquement, par MM. Léon Denis et Gabriel Delanne.

Les manifestations extérieures existent réellement, mais tous les observateurs n'en sont pas convaincus ; la plupart n'en savent rien, ou bien ils ont expérimenté superficiellement. Ils ont des yeux pour ne rien voir et des oreilles pour ne point entendre, malgré les travaux importants accomplis selon la méthode scientifique.

Nier, ce n'est point résoudre la question ; les faits concordants, dont certains volumes sont remplis, présentent cette question spirite comme essentielle, la plus pressante, sa solution important à la bonne marche de l'humanité.

Le Dr Encausse, désirant contrôler avec certitude les médiums et les sujets, a fait une communication qui concerne des appareils électriques enregistreurs de son invention. M. Delanne répond qu'on peut avoir une meilleure solution en éclairant les séances obscures, à l'aide de rayons ultra violets, et en se servant aussi d'appareils à éclanchements automatiques, pour avoir, à intervalles réguliers, la photographie du sujet et celle des expérimentateurs.

En somme les études du double du corps humain, du périsprit ou du corps astral, intéresse au plus haut degré l'évolution organique et les lois de la pensée ; ce corps extériorisé, bien étudié, résoudra, en psychologie expérimentale, les problèmes les plus ardus. L'âme, soumise à la méthode suivie de l'analyse sans parti pris, ouvrira un champ nouveau, plein de surprises, quand l'investigateur connaîtra ses conditions d'existences sur la terre et dans l'au-delà.

Les contradicteurs du spiritisme n'ont fait que des objections générales et ne sont jamais entrés dans le vif de la question ; leur embarras était évident et ils ne pourront plus, désormais, le traiter de pratiques grossières et de superstitions dues au plus pur charlatanisme.

M. Moutonnier a fait la relation de ses entrevues avec le médium et puissant psychométriste, Mrs. Thompson ; cette communication offre un grand intérêt, d'autant plus que ce sujet a été soumis au contrôle des membres de la société anglaise des recherches psychiques.

M. G. Delanne, dans sa communication intitulée LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE, déclare que ce qui est incontestable aujourd'hui, c'est la suggestion mentale, la télépathie, la clairvoyance, phénomènes vérifiés par tant de savants qu'il nomme, Anglais, Français, Allemands, Italiens, Russes et Américains.

Il établit aussi que l'activité psychique dépasse la limite de l'organisme

corporel, les Sociétés de recherches psychiques ayant nettement établi que, sans l'intermédiaire des sens connus, la pensée se peut extérioriser, se transmettre entre deux esprits. Avec Russel Wallace, il pense que : « 1° Lorsqu'il y a simultanéité de l'impression, c'est-à-dire perception du même fantôme, visuel ou auditif, par deux ou plusieurs personnes en même temps, comme cela a été souvent observé, alors même qu'il n'existe aucun rapport entre l'agent et ceux des percipients qui ne le connaissent pas.

« 2° Lorsque le fantôme est vu par différentes personnes comme occupant des places diverses correspondant à un mouvement apparent, ou bien lorsqu'il est vu à la même place, malgré le déplacement des observateurs.

« 3° Lorsque la vision est perçue par des animaux domestiques. Il est évident, dans ce cas, que le rapport nécessaire n'existe pas.

« 4° Quand l'apparition produit des effets physiques. Nous savons, en effet, que le pouvoir d'agir sur la matière, sans contact, a été signalé dans le rapport de la Société dialectique de Londres, et mesuré d'une manière précise par William Crookes. Les expériences avec Eusapia Paladino, faites par MM. Lombroso, Schiapparelli, Finzi, Ermacora, Wagner, Ch. Richet, Lodge, Ochorowicz, de Rochas, Flammarion ont prouvé qu'il pouvait y avoir, en plus des mouvements d'objets sans contact, objectivation d'une forme matérielle, d'une main par exemple. Celle-ci, à plusieurs reprises, a laissé des empreintes dans des substances molles ou friables, alors qu'il était impossibles que les mains corporelles du sujet touchassent ces substances.

« 5° Lorsque le fantôme, visible ou non, peut être photographié. Nous citerons, pour appuyer cette affirmation, les cas rapportés par MM. Aksakof, de Rochas, Hasdeu et Istrati, le capitaine Volpi.

« Tous ces phénomènes : *Télécinétiques*, *Téléphaniques* et *Téléplastiques* ont besoin d'être soumis à des investigations aussi rigoureuses et aussi souvent répétées que les phénomènes de la Télépathie, car ils ouvrent à la psychologie expérimentale des horizons jusqu'alors insoupçonnés et ils seront féconds en découvertes précieuses pour la connaissance complète de l'être humain. »

Communication de M. Léon Denis sur la physiologie expérimentale, phénomènes d'extériorisation et de dédoublement

« Depuis vingt ans, la psychologie est entrée dans des voies nouvelles. L'étude de l'âme, du domaine de la métaphysique et des purs concepts, est passée à celui de l'observation et de l'expérience. M. Léon Denis cite :

« Les recherches du colonel de Rochas, des Drs Luys et Baraduc qui démontrent que l'être psychique n'est pas confiné dans les limites du corps, mais qu'il est susceptible d'extériorisation et de dégagement...

« M. L. Denis prouve que l'action psychique d'un être vivant sur un autre, à distance, est établi par les phénomènes télépathiques, la transmission de pensée, l'extériorisation des sens et des facultés.

« Parfois, l'être psychique quitte son enveloppe corporelle et apparaît à distance. Certaines apparitions ont été vues par plusieurs personnes à la fois ; d'autres ont exercé une action sur la matière, ouvert des portes, déplacé des objets, laissé des traces de leur passage.

« L'objectivité des apparitions est établie dans beaucoup de cas.

« Les apparitions de mourants ont été constatées un grand nombre de fois par les enquêtes de la Société des recherches psychiques de Londres. (Voir *Proceedings* ; *Annales des Sciences psychiques*, de Paris ; A. Russel Wallace : *Les miracles et le moderne spiritualisme*. Plus récemment, M. Flammarion, dans son livre : l'*Inconnu et les problèmes psychiques*, en relate 186 cas, avec coïncidence de mort, ce qui ne permet pas de voir en eux de simples hallucinations, mais des faits réels, avec relation de cause à effet.

« Ces phénomènes ont été constatés si souvent, ils s'appuient sur des témoignages si nombreux et si élevés, que des savants d'une prudence excessive, comme M. Ch. Richet, de l'Académie de médecine de Paris, ont pu dire : « On trouve une telle quantité de faits impossibles à expliquer autrement que par la télépathie, qu'il faut admettre une action à distance. Le fait semble prouvé et absolument prouvé. »

« Des savants comme Wallace, Lodge, Myers, Mapes, Aksakof, etc. expliquent ces phénomènes par l'existence en nous d'un double, image du corps, invisible, impondérable à l'état normal, pouvant se dégager, se matérialiser, apparaître dans certaines conditions et ayant une réalité physique.

« D'autres sont allés plus loin. Aux phénomènes télépathiques, aux manifestations de mourants s'ajoutent — pour eux — des manifestations de défunts. Elles se produiraient à l'aide de sujets doués de facultés spéciales en qui les « survivants » puiseraient les forces et les éléments nécessaires pour se matérialiser et tomber sous l'action des sens.

« On aurait pu constater alors, au moyen de balances munies d'appareils enregistreurs, que le corps du sujet perd une partie de son poids et que la différence se retrouve dans l'apparition matérialisée.

« Ces apparitions ont été photographiées en présence de témoins par W. Crookes, R. Wallace, Beattie et le Dr Thomson d'Edimbourg, professeur Rossi Pagnoni, Dr Moroni, professeur Wagner, de Saint-Pétersbourg.

« Zœllner, l'astronome allemand, le professeur W. Denton, les Drs Wolff et Frieze ont recueilli des empreintes et des moulages, dans la paraffine ou autres substances molles, de membres d'apparitions matérialisées. Les moules, d'une seule pièce, reproduiraient les inflexions des membres, les détails de la structure et les altérations accidentelles de la peau.

« Ce sont, en outre, des cas d'incorporation comme ceux signalés par Hodgson, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge, dans son étude sur la faculté de Mrs. Pipers. L'auteur, adversaire de la médiumnité et de ses applications, avait commencé son enquête dans le but avoué de démasquer les fourberies et de confondre les imposteurs ; elle dura douze ans. Au cours de nombreuses séances, dit-il, cent vingt personnalités invisibles se communiquèrent à lui par les organes de Mrs. Pipers *entrancée*.

« Les professeurs Ch. W. Elliot, président de l'Université d'Harward, W. James, professeur de psychologie à la même Université Newbold, professeur de psychologie à l'Université de Pensylvanie, et autres professeurs éminents, ont participé à ces expériences et contresigné ces déclarations.

« Dans son rapport, publié par le *New-York World*, du 6 mars dernier, M. Hyslop, professeur de logique et de science mentale à l'Université de Columbia, se prononce dans le même sens.

« Quand on considère le phénomène de Mrs. Pipers, que j'ai observé durant 29 séances, il faut éliminer et la transmission de pensée et l'action télépathique. En considérant le problème avec impartialité, il n'y a pas d'autre explication que l'intervention des morts.

« Quelle conclusion devons-nous tirer de tout ceci ? D'année en année, les expériences se multiplient, les attestations s'accumulent et la lumière reste à faire sur le problème psychique. Dans ce dédale d'observations, l'erreur et la supercherie peuvent bien avoir leur part, mais de cet ensemble confus émergent des faits et des témoignages si imposants que la négation systématique ou l'indifférence ne sont plus possibles.

« L'heure n'est-elle pas venue où la science doit se prononcer et dire si, comme l'affirment tant d'expérimentateurs éminents, membres d'académies célèbres ou titulaires de chaires dans les Universités, si l'être psychique existe, non plus comme une vague et idéale entité, mais comme un être réel, associé à une forme substantielle, productrice de forces subtiles qui se révèlent par des manifestations d'ordre varié?

« Quant à nous, humble chercheur, malgré des expériences personnelles poursuivies depuis trente années, ne nous connaissant pas l'autorité nécessaire pour trancher de telles questions, nous nous bornons à appeler respectueusement sur elles l'attention du congrès et nous lui demandons de faire connaître son avis sur des sujets qui intéressent tout être pensant et se relient étroitement à l'éternel problème de la vie et de la destinée humaine. »

PHOTOGRAPHIES PSYCHIQUES

On parle encore du fameux W. H. Mumler qui obtenait des photographies des esprits, il y a des années de cela, en 1868.

Le journal *Light*, du 9 juin, donne le récit suivant de *Dean Clarke* le conférencier et écrivain bien connu, dont le témoignage est au-dessus de toute suspicion.

M. Clarke était un inconnu pour M. Mumler, lorsque, en 1871, il visita son atelier, à Boston. Ayant demandé à faire des expériences, il put examiner les appareils et faire couper les plaques exprès pour les négatifs.

M. Clarke avait pensé très fréquemment à sa mère, pendant la pose, espérant obtenir son portrait ; à sa grande surprise, lorsqu'on développa le négatif, il y trouva l'image bien distincte d'une cousine, morte depuis vingt-deux ans. Ce portrait fut parfaitement reconnu par plusieurs personnes qui avaient connu la défunte.

Quelques jours après, M. Clarke amena un ami, homme intelligent mais très sceptique ; ensemble ces deux messieurs surveillèrent soigneusement les opérations ; le résultat fut l'image d'une dame âgée placée à côté de leur portrait. Ce sceptique reconnut sa mère, morte depuis huit ans. Ensuite M. Clarke put obtenir le portrait de sa mère, également.

Il a pu reconnaître jusqu'aux détails de sa coiffure ; or, il n'existait aucun portrait d'elle, sauf un petit daguerréotype qui était alors dans une ville distante d'environ 240 kilomètres de Boston.

Les deux figures de la photographie comme du daguerréotype sont certainement la même, comme on le peut clairement établir, en les comparant, quoique les deux têtes soient posées différemment. M. Clarke ajoute que ces expériences prouvent sans aucun doute la vérité des photographies spirites.

FAIT REMARQUABLE DE TÉLÉPATHIE

A propos des manifestations à distance produites par une personne encore vivante sur le cerveau d'une autre personne et ayant une affinité élective avec elle, je prends la liberté de signaler le fait curieux suivant, dont le récit a été publié par le *Tribune* de Chicago tout dernièrement.

Le 17 juin dernier, la nouvelle est parvenue, à la ville de Milwankee que la légation japonaise, à Pékin avait été brûlée, par les Chinois, le 15 juin.

Dans cette ville de Milwankee demeurait, à ce moment-là Mme Cécile Payen qui avait sa fille, Mlle Cécile Payen, à Pékin ; elle y avait accompagné la sœur du ministre des Etats-Unis, M. Conger.

Or, le 17 juin, Mme Payen était assise seule, dans sa chambre, très inquiète et préoccupée de sa fille, lorsque, tout à coup, elle entendit à côté d'elle la voix de son enfant qui disait : « *Maman tout va bien, je ne suis pas en danger.* »

Effrayée, la pauvre mère resta un bon moment saisie d'étonnement; puis après avoir dominé son émotion, elle se rendit auprès d'une amie et lui relata ce qui venait d'arriver. A force d'y réfléchir toute la nuit, les deux dames, le lendemain, furent d'accord qu'il y avait eu là une illusion.

Dans la matinée, d'autres dépêches contradictoires arrivèrent jetant encore plus de trouble dans l'esprit de la mère déjà si inquiète. — A midi, la voix se fit entendre une seconde fois; Mme Payen, debout, écoutait avec une attention soutenue « *Maman, ne te trouble pas, nous sommes tous en sûreté.* » — J'ai entendu si distinctement ces paroles, disait Mme Payen, que je pouvais à peine croire que ma fille ne fût pas à côté de moi.

Enfin, une troisième fois, le 22 juin, pendant que la mère était chez une amie, en un moment où elle était seule elle entendit ces paroles : « *Un officier chinois est en conférence avec l'ambassadeur Conger; nous sommes tous en sûreté.* »

Aujourd'hui, 8 août, nous ne savons pas encore définitivement le sort des Européens à Pékin, ni dans quelle condition se trouvait Mlle Cécile Payen, du 17 au 22 juin. En attendant je désire, avec votre permission, ajouter ici, que je connais la famille Payen, depuis 1886.

La grand'mère de cette famille m'a souvent dit qu'elle voyait autour d'elle, fréquemment apparaître des têtes d'hommes, de femmes, d'enfants, mais toujours petites, et comme éloignées. Quant à Mme Payen mère qui, entre parenthèse, n'était pas plus spirite que sa mère, je l'ai vue obtenir des coups frappés à une table et je la crois très sensitive.

Mlle Cécile qui était alors artiste peintre en miniature, était une grande belle fille, très intelligente et pratique, point mystique; elle était d'une nature nerveuse, énergique, avec une grande volonté. Sa santé était assez bonne.

Toute la famille est d'une honorabilité parfaite, il n'y a pas la moindre raison de suspecter l'entière bonne foi de Mme Cécile Payen, dans ses affirmations.

Quant à savoir quelle était la voix qu'elle a entendue, je laisse aux savants, avec l'aide du temps, de jeter beaucoup de lumière sur ce fait brutal.

CLEMENS.

L'HOROSCOPE

Le 8 octobre 1519 la ville de Florence était richement pavoisée à l'occasion de la naissance de la princesse Catherine. Son père Lorenzo de Médicis, prince d'Urbino, s'était vivement réjoui de la naissance d'une fille, attendu

que, longtemps avant, une prédiction lui avait été faite, annonçant la naissance d'une fille, qui ferait la gloire et le bonheur de l'Italie. Le même jour le prince Lorenzo ordonna au célèbre astrologue Maducci de faire l'horoscope de la petite princesse. Maducci se retira chez lui pour un certain temps et revint ensuite, déclarant : que la prédiction était vraie, la princesse Catherine épousera uu roi, régnera sur un grand peuple et sera mère de dix enfants dont trois fils seront rois. Le nombre 13 lui portera toujours bonheur. Elle vivra longtemps, mais elle doit se méfier de « Saint-Germain. »

On sait que cet horoscope se réalisa avec une exactitude surprenante : Catherine de Médicis épousa en 1532 le deuxième fils de François Ier, depuis Henri II, roi de France (1518-1559). Elle eut dix enfants, dont plusieurs moururent jeunes.

Après la mort de son époux et celle de son fils aîné François II (1545-1560) elle s'empara de la régence du royaume pendant la minorité de son second fils Charles IX (1550-1574), fut la principale instigatrice de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, se brouilla ensuite avec Charles IX et fut sans influence sous le règne de son troisième fils Henri III (1551-1589). Catherine de Médicis avait le grand mérite d'avoir apporté de l'Italie le goût des arts en France ; c'est par ses ordres qu'ont été construits : le palais des Tuileries, le château de Monceaux et elle continua le Louvre. C'est à sa 13e année qu'elle se maria, et treize ans après son mariage donna le jour à son fils aîné François II. Se souvenant toujours de son horoscope, fait par Maducci, Catherine de Médicis évitait soigneusement tous les endroits, qui portaient le nom de « Saint-Germain. » Enfin, le 5 janvier 1589, très souffrante, elle se trouvait à Blois. La nouvelle de l'assassinat des deux Guises empira son état, mais elle ne croyait pas à sa mort prochaine, étant toujours persuadée que c'était à Saint-Germain qu'elle devait mourir. Elle fit venir un prêtre, se confessa et apprit de lui avec horreur que son nom était « Saint-Germain. » Quelques instants après, elle expirait dans les bras de son confesseur.

JOSEPH DE KRONHELM.

ESPRITS RECONNAISSANTS

Cher Monsieur Leymarie : M. M. I. Thomson est l'auteur de l'œuvre : *The straits of Malacca, Indo-China and China, or ten years travels.* C'est une œuvre remarquable d'un penseur sérieux, qui ayant voyagé pendant dix ans en Extrême-Orient, a étudié avec soin les mœurs et usages des Chinois, des Mantchous, des Annamites, etc. A la fin de son article *Macao, son histoire, le commerce, les prisons*, etc., M. Thomson raconte le fait suivant si intéressant : ..... « Nous nous approchons d'une des fenêtres de la rue où

nous venons d'entrer et à travers les barreaux, nous apercevons un certain nombre de misérables prisonniers indigènes qui nous demandent la charité. Un capitaine américain, en compagnie duquel j'ai remonté plus tard le Yang-Thsé-Kiang, m'a raconté l'histoire suivante, qui se rapporte à cette prison, et qui lui semblait confirmer sa foi aux Esprits. Son père, capitaine marchand comme lui, était un jour sur le point de mettre à la voile. En se rendant à son navire, il passa près de la prison. Ému par les cris de désespoir des misérables, qui y étaient enfermés, il se détourna de son chemin et apprit que trois des prisonniers étaient condamnés à mort et qu'ils seraient exécutés le lendemain au soir. Avant de partir, touché de compassion, il distribua aux pauvres diables tout ce qu'il avait de petite monnaie, et n'y pensa plus. Lorsque, deux mois après, il arriva à San-Francisco, il se rendit en toute hâte chez son armateur, où il fut surpris de ne trouver pour lui aucune lettre de sa famille. Il pensa que quelque chose allait mal et, sur les conseils que ses amis lui donnèrent, il se décida à consulter un certain médium bien connu dans la ville. Mais que l'on juge de sa stupéfaction, lorsque, dès le début de la séance, le médium, qui ne l'avait jamais vu auparavant et ne savait même pas son existence, l'informa de la présence de trois Esprits qui l'entouraient, s'inclinaient devant lui, l'embrassaient, et le remerciaient pour quelque grande faveur qu'il leur avait accordée. Tous les trois Esprits portaient leur tête sous leur bras. C'étaient, affirma le médium, les Esprits de trois prisonniers chinois de Macao, qui avaient été condamnés à mort pour piraterie, et qui avaient été décapités le lendemain au soir du départ du capitaine; depuis deux mois ils le suivaient partout, le gardaient et le protégeaient, et venaient de traverser l'Océan pour lui porter leurs actions de grâces... »

Avec mes salutations amies et fraternelles.

JOSEPH DE KRONHELM.

L'APPARITION

Un matin de mai, tout le bourg de C... était sur les portes pour voir passer la famille de Mathurin Le Poldec, le nouveau douanier arrivant de Brest.

Le père, la mère, l'enfant, sautèrent de la carriole qui les amenait de Dol, avec leurs malles; et après les salutations de bienvenue échangées avec les voisins, ils entrèrent dans l'humble maison, en bordure sur la digue, qu'ils avaient louée.

Tandis que les parents vaquaient à leur installation, Yves-Marie, le fils, gars de 10 ans, s'en fut dans le petit clos qui servait de jardin, mais il recula, tout honteux, quand derrière une épaisse haie de seneçon sauvage, il vit

une gamine de 7 ans aux longs cheveux blonds, qui, curieusement le regardait avec ses grands yeux, bleus comme ces *percerons* frêles que l'on voit se balancer aux replis des talus herbeux.

— C'est donc *toé*, le petit voisin ? dit-elle.

Yves-Marie devint rouge comme un coquelicot. Il roula son béret entre ses doigts, en baissant ses paupières brunes.

La petite fille se mit à rire.

— *Pourquoé* que t'as peur, gros bête ? je te mangerons point, va ! *moé* je suis Perrine Laroux, la fille du pêcheur de crevettes... *Toé*, t'es le gars à Mathurin Le Poldec, pas vrai ? Mais comment que tu t'appelles de ton autre nom ?

— Yves-Marie... murmura le garçon dans un souffle.

— Yves-Marie ! c'est gentil ! veux-tu que j'allions jouer avec *toé* sur la grève ?

Ce dernier n'avait pas encore répondu : — je veux ben... que déjà Perrine ouvrant la petite porte à claire-voie de son jardinet, s'en venait dans le jardinet voisin, et sans plus de façon, prenait familièrement la main de son nouvel ami.

La connaissance était faite.

A partir de ce jour, les deux enfants devinrent inséparables, et Perrine eut toujours sur ses blonds cheveux quelque couronne de fleurettes que lui avaient tressées les mains habiles de son jeune compagnon.

Ils grandirent côte à côte, tignasse au vent, les mains souvent unies dans des élans de fraternelle tendresse.

Mais Yves-Marie était resté timide ; et, bien souvent quand la fillette levait sur lui son regard d'azur tendre, il rougissait autant que le premier jour de son arrivée à C...

Puis, bien des jours passèrent; et quand, à 20 ans le jeune homme vit arriver l'heure où il lui faudrait aller subir le sort, et s'embarquer à Brest, il s'en vint, plus d'une fois, pleurer sur la grève, le soir, au crépuscule ; les yeux rivés sur les phares lointains dont les prunelles d'or peu à peu, étincelaient dans la nuit qui se faisait noire.

La jeune fille, aussi, avait perdu son joli rire... mais, nul aveu d'amour n'étant sorti des lèvres d'Yves-Marie, même au jour si triste des adieux, elle tomba en mélancolie.

Alors son père lui parla de Michel Letanoux, le fermier de la *Barmanière*, « c'était un beau parti ».

Mais Perrine dit non.

Puis, comme le vieux en devenait morose, et la pressait beaucoup, elle consentit aux accordailles.

Et, en avril, sous le ciel clair d'une matinée printanière, à travers les

sentiers déjà fleuris de venelles roses, de bois-zélie, d'oreilles-de-lièvre jaunes aux hampes veloutées, les mariés, précédés des violoneux, suivis de leurs familles et des invités, prirent le chemin de la paroisse où les attendait le Recteur.

***

Ce jour-là, tout joyeux de la permission qui le ramenait au pays pour une quinzaine, Yves-Marie suivait, d'un pas rapide, la route de Dol à C...

Sa mère qui avait deviné son amour pour Perrine, ne lui avait pas annoncé le mariage de cette dernière, jugeant que son gars apprendrait assez tôt, la fatale nouvelle; et inquiète autant qu'heureuse de l'arrivée de son enfant, elle était allée au devant de lui jusqu'au château de l'*Aumône*, dans l'intention de lui faire prendre un chemin de traverse, afin d'éviter de rencontrer la noce à sa sortie de l'église.

Après l'avoir tendrement embrassée, Yves-Marie, n'osant point prononcer le nom de Perrine, demanda :

— Et comment va tout le monde, *seï nous* ?

— Ben, mon gars, ben ! mais la Marie-Marthe est décédée, et la Jeanne Alix est mariée depuis un mois.

A ce moment, la brise marine s'éleva de la grève, et, dans une bonffée fraîche, apporta, en même temps que les parfums épars des plantes nouvelles, les accord des violoneux... et dans le brouhaha qui se rapprochait, éclatait, soudain en fusées joyeuses, le rire des filles que lutinaient les garçons d'honneur, déjà un peu gris.

La mère du jeune marin voulut éviter la route, mais ce dernier interrogea :

— Qui donc se marie au bourg, ma mère ?

Elle allait répondre, lorsque le cortège qui, avant de se rendre à la *Barmanière*, s'acheminait vers la clairière ombragée de la *Rabine*, déboucha... et Perrine en robe de soie, en coiffe brodée, au bras de son mari, apparut devant le fils Le Poldec.

Leurs regards se croisèrent.

Ceux de la mariée s'étaient obscurcis comme sous un flot de larmes... et les noires paupières d'Yves-Marie se fermèrent une seconde, sans doute pour retenir des pleurs prêts à jaillir en pluie chaude sur ses joues devenues livides.

Il se raidit; ne dit rien; et passa; cherchant des yeux la mer lointaine dont les ondes bleues se déroulaient mollement, frangées d'écume, au-delà des *pêcheries*... et l'eau scintillait sous la clarté pure d'un radieux soleil qui, de ses feux, baignait la côte, depuis Cancale jusqu'à Granville, en passant par le Mont-Saint-Michel levant sa silhouette grise sur le clair rideau du ciel.

Des barques de pêche, voiles au vent, glissaient, légères... se perdaient plus loin, vers Chausey, devant *Pierre-basse* dont le phare dressait sa haute tour protectrice sur les flots que ses feux, le soir, inondaient de leurs vives flammes.

Ah ! comme tout cela parlait tristement au cœur d'Yves-Marie... la grève lui paraissait recouverte d'un crêpe... et il lui semblait aussi que les venelles roses des haies, les fleurettes jaunes émaillant la digue, lui murmuraient plaintivement ;

— Pauvre Yves-Marie ! Pauvre Yves-Marie ! tu ne nous tresseras plus en couronnes pour le front de ton aimée !

Le fils et la mère marchaient en silence ; et lorsque celle-ci poussa la porte de la maison, le père ouvrit ses bras à son enfant tout en larmes, et le pressa tendrement sur sa poitrine sans dire un mot.

Le terme de la permission étant arrivé, le gars reprit le chemin de Brest.

*
* *

La *Barmanière* faisait à Perrine l'effet d'un tombeau.

La ferme, perdue dans les terres, sur la route de Saint-Broladre, abritée, par un rideau d'arbres centenaires, avec ses vastes prairies s'étendant devant et derrière, ne parvenait pas à lui faire oublier la maison paternelle, mitoyenne de celle des Le-Poldec où était restée toute son âme.

Bien que son mari ne lui rendît point la vie malheureuse, une incurable tristesse, lui faisait rechercher l'isolement. Elle aussi repassait, en sa mémoire, les jours écoulés... et le souvenir d'Yves-Marie, comme un fer brûlant lui perçait, le cœur.

Rien ne put la consoler dans sa peine et elle s'en alla de longueur en sa vingt-deuxième année.

Letanoux, qui, depuis le jour de son mariage, n'avait jamais plus vu rire sa femme, s'était détaché d'elle ; et la grosse Nanon, la première servante de la *Barmanière*, posséda bientôt tout l'amour du fermier.

Quand Perrine trépassa, sans chagrin il la vit porter en terre.

Et par un matin, aussi clair, aussi joyeux que celui qui avait brillé sur sa noce, la jeune femme reprit le chemin de l'église pour y recevoir la dernière bénédiction.

Et bizarrerie étrange du destin, ce jour encore fut celui où, définitivement libéré du service, Yves-Marie revenait au pays.

De même que trois années auparavant, il avait rencontré le cortège joyeux des nouveaux épousés, aujourd'hui, ses regards se heurtaient, en entrant dans le bourg, au cercueil de Perrine franchissant le seuil du cimetière.

Cinq ans s'écoulèrent.

Yves-Marie s'était fait douanier comme son père; heureux de pouvoir passer ainsi ses journées et bien souvent ses nuits, sur la grève où tant de souvenirs s'y évoquaient pour lui.

Les regard perdus sur les flots, il songeait de longues heures; revivait surtout les instants de sa venu au Bourg, quand Perrine lui avait souri, avait levé sur lui ses prunelles, semblables aux *percerons* bleus dont il ne voyait plus, maintenant, que d'un œil mélancolique, les touffes frémir sous la fraîche brise de mer.

Il avait appris qu'elle était morte de langueur et de tristesse en murmurant son nom, et son pauvre cœur en éprouvait un soulagement amer.

« Ah! pourquoi ne point lui avoir dit qu'il l'aimait? aujourd'hui elle « serait sa femme... et leur bonheur à tous deux, eût été sans mélange! »

Lui aussi se sentait lentement dépérir; n'aspirait plus qu'à la minute suprême où la mort les réunirait dans l'Eternité.

Une nuit, il était debout sur le seuil de la cahute qui lui servait d'abri, en faction, là-bas, vers Sainte-Anne. La mer mourait sans bruit, reculée au large par le reflux... la grève humide étincelait sous la pleine lune dont les rayons coulaient en nappe argentée sur la nature endormie.

Son cœur battit soudain... une forme blanche qui semblait ne pas toucher au sol se dressa devant lui, et marcha, légère...

« O ciel, n'était-ce pas Perrine revenue de l'autre monde pour le consoler? »

Il s'élança à sa suite.

L'ombre blanche marchait toujours.

Il l'appela; elle ne détourna point la tête.

Il hâta le pas.

Mais l'ombre continua sa marche... descendit sur la grève qu'elle suivit jusqu'au bord de l'onde tranquille.

Puis, elle entra dans l'eau; et comme Yves-Marie s'apprêtait à la suivre, elle étendit sa main vers le rivage, et dit : — Retourne, ô mon bien-aimé!.. Ne dispose pas de ta vie... elle appartient à Dieu... garde mon souvenir... pleure et prie... Dieu nous réunira, si tu viens vers moi par la route divine de l'amour et de la Charité!

Yves-Marie leva vers elle ses mains tremblantes, mais, légère, Perrine disparut.

Quelque chose flottait sur l'eau; il se baissa et s'en saisit; c'était une couronne de frêles fleurettes comme celles qu'il lui tressait autrefois.

« Il n'avait donc pas rêvé? »

Il la prit, la porta à ses lèvres; et, à pas lents, reprit le chemin de la rive, les yeux levés vers les cieux où la lune mettait des blancheurs de s aire.

Et souvent, l'apparition revint extasier ses regards de pure tendresse; et

il la suivait jusqu'aux ondes lointaines où, vaporeuse et blanche, elle se perdait dans les ombres de la nuit ; et, chaque fois, une force nouvelle glissait dans l'âme d'Yves-Marie.

Sa tendresse pour ses vieux parents, qui avait toujours été très vive, redoubla encore ; et, pour lui, désormais, sa plus grande satisfaction d'âme, serait d'entourer leur vieillesse d'amour et de pieux respect.

Ses primitives croyances avaient fait place à une foi plus éclairée... l'au-delà n'était pas un vain mot, et la mort ne lui semblait plus l'inexorable séparation éternelle que les dogmes de l'Eglise dressaient entre les défunts et les vivants...

« Non ! Perrine revivait d'une vie heureuse puisque lorsqu'elle lui apparaissait, son beau front resplendissait de céleste joie... »

Et à travers son fantôme, il voyait Dieu, non comme un justicier implacable, mais comme un père bien-aimé dont la divine bonté était infinie.

. . . . . .

Dans un récent voyage que je fis en Bretagne, j'allai à C... où l'on me conta cette histoire.

Yves-Marie Le Poldec avait vieilli ; sa tête s'était courbée sous le poids des années, et il vivait, seul, dans l'ancienne demeure familiale, de la très modique pension que trente années de service, comme douanier, lui avaient value.

La contemplation de la grève et de la mer était l'exclusive passion du vieillard ; je pensais donc que je le trouverais assis à l'abri de la digue fleurie où pâturaient des oies et des dindes, et je me dirigeai de ce côté.

Je vis, en effet, un homme d'un aspect modeste et digne, dont les yeux bruns possédaient encore une extrême douceur.

Lorsqu'il les leva sur moi, je n'étais plus séparée de lui que de quelques pas.

— Bonjour, Père Le Poldec ! lui dis-je avec respect, je viens vous voir !

— Moi ? répondit-il étonné, en quittant avec peine le siège où il était assis, et en levant son chapeau.

— Oui !.. vous !.. Je viens vous parler de Perrine...

Le vieux douanier chancela et ses mains tremblèrent tandis qu'il les étendait paternellement vers moi.

— Vous l'avez vue ? murmura-t-il.

— Non !... Mais je viens vous en parler tout de même... Je viens vous parler aussi de cet autre monde ou vivent ceux que nous appelons des morts, et qui ne sont que des disparus d'un jour, par rapport à l'Eternité !

Le Père Yves-Marie me dévorait de ses yeux sombres où brillait une suprême joie.

— Voulez-vous venir vous asseoir *seï nous* ? interrogea-t-il.

— C'est inutile .. nous sommes très bien ici, devant cette mer si belle, et qui est une des merveilles que le divin Créateur a étalées sous nos yeux...

Et je m'assis sur une roche, à côté de son siège.

— Est-ce vrai, lui dis-je, que vous voyez toujours le *fantôme* de Perrine?

— Toujours... mais plus rarement qu'autrefois... peut-être est-ce parce que je suis devenu plus résigné à ma douleur, et plus fort dans ma foi... Je ne me suis pourtant pas beaucoup instruit depuis, sur ce que j'ai entendu appeler le spiritisme par M. D..., qui habite le bourg; c'est bien ainsi qu'on appelle, n'est-ce pas, la nouvelle croyance qui nous révèle que les défunts sont auprès de nous, en attendant de revenir en ce monde, ou dans d'autres qui seraient les belles étoiles du ciel?

— Oui, Père Le Poldec... et c'est justement à cause de cette croyance que je suis venue pour vous parler de Perrine.

— Oh! parlez! murmura-t-il, en joignant ses mains avec une ferveur de prière.

J'avais emporté avec moi, pour la durée de mon séjour à C... quelques livres, parmi lesquels : *L'Evangile selon le spiritisme et le Ciel et l'Enfer*, d'Allan Kardec; plus, la petite brochure de Léon Denis; *Pourquoi la vie*? me promettant de les relire dans le calme de cette solitude paisible, au bruit berceur des flots de la mer.

A dessein, j'avais mis cette brochure dans ma poche; je la pris et la tendis au vieux.

— Voilà qui vous instruira, bon père... lui dis-je. Je vous donne ce livre... il est petit... mais contient un monde...

— Merci... mais j'ai de si mauvais yeux...

— Eh bien! si vous le permettez, ce soir, je viendrai faire la veillée chez vous, et vous en lirai quelques pages... Nous parlerons de Perrine, de Dieu, des âmes de ceux que nous avons aimés et qui sont sans cesse près de nous, qui nous voient, nous écoutent, nous conseillent, nous soutiennent au milieu des peines et des tourments de l'existence d'ici-bas.

Le père Le Poldec, ses yeux humides fixés sur moi, buvait mes paroles.

— Ah!... que Dieu est bon!... jeta-t-il dans un cri de reconnaissance si ardente, que je tressaillis comme si sa voix était celle d'un ange en extase.

— Oui... lui dis-je, Dieu est bon... infiniment miséricordieux... et nous, spirites, qui jugeons plus sainement que les autres de sa justice, de son indicible amour, nous avons pris à tâche de proclamer cette justice, cet amour, aux humains qui les ignorent ou qui n'ont, de cette justice, de cet amour, que les notions fausses dont les anciennes croyances ont abusé leur âme. Seul, notre corps meurt, Père Le Poldec... notre âme ou esprit est d'essence immortelle. Venue de Dieu son créateur, notre âme doit retourner vers sa divine source... mais la route qui y mène doit être semée de douleurs

et de larmes... La douleur et les larmes sont le salut... Elles sont les régénératrices de l'être humain dont le passage sur la terre est un temps d'expiation, un temps d'épreuves où l'esprit, comme mis au cachot dans son enveloppe matérielle qui est le corps, doit racheter, par la souffrance, ses fautes passées et commises au cours des existences précédentes.

— Je voulais bien, jadis, croire au paradis du Bon Dieu, dit le vieux douanier, parce que je croyais Dieu bon par dessus tout... mais, voyez-vous, son Enfer et son Purgatoire me donnaient souvent à penser... et plus j'y réfléchissais, plus je secouais la tête en disant : Non ! Dieu ne peut pas livrer ses créatures, pour toujours, aux flammes de l'Enfer, et pour une seule faute, un péché mortel, comme on dit... Ce Dieu-là ne me paraissait pas posséder la Bonté suprême... ne me semblait pas le Père de Jésus qui, lui, est tout amour !

— L'Enfer est en nous, Père Le Poldec, quand notre âme s'est mise, par ses crimes, en dehors des lois divines et morales... L'enfer est en nous, quand nous ne marchons pas d'accord avec notre conscience... quand nous avons failli à nos devoirs et avons offensé Dieu.

Le vieil Yves-Marie était tombé dans une rêverie profonde. Les yeux fixés sur la mer, Il semblait y suivre une ombre invisible... et ses lèvres, par moments, murmuraient de vagues paroles que le bruit des flots clapotant avec mollesse sur le sable mouillé de la rive, m'empêchait d'entendre

Et longtemps, nous restâmes ainsi, muets, les regards perdus sur l'horizon où le soleil peu à peu déclinait, à demi submergé par des nuées blanches qu'il éclaboussait de son sang vermeil... puis, l'astre s'effondra dans le sein des ondes... et un voile rose, rayé d'or, s'étendit au bord du ciel apâli.

Fascinée par ce spectacle, je n'en pouvais détacher mes yeux, lorsqu'un profond soupir poussé à côté de moi, me les fit lever sur le vieux Le Poldec dont la tête se renversa en arrière, les paupières fermées.

Sa pâleur m'effraya ; je me levai et appelai une jeune pastoure qui, assise sur la digue, surveillait une troupe d'oies.

Tandis qu'elle accourait, le vieillard me regarda d'une prunelle trouble et me dit d'une voix faible, mais joyeuse.

— Je vois Perrine... elle est là... elle m'attend pour me conduire à Dieu... Vous êtes bonne... merci ! vos paroles m'ont fait du bien... Priez pour elle, et pour moi !

Et au milieu des bénédictions des voisins accourus... devant la grève sur laquelle l'ombre du crépuscule s'étendait lentement, il rendit le dernier soupir.

— C'était un brave homme !... disaient les gens, que Dieu ait son âme !....

Blanche Sari Flégier.

Mme Blanche SARI-FLÉGIER vient de faire paraître une très intéressante brochure, **L'Ordre et l'Idéal**, que nous recommandons vivement aux lecteurs de la *Revue*. Elle débute par ces vers de François Broc :

« L'Ordre qui règne au ciel règnera sur la terre
Dans toute sa beauté,
Dès que le genre humain, soulevant sa paupière,
Verra la vérité. »

C'est en quelques mots dire de quoi s'occupe cette petite brochure qui ne coûte que 0 fr. 50.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

HUITIÈME ENTRETIEN

(N. D. L. R. — *Une erreur nous a fait intervertir l'ordre des séries de ces entretiens ; celui-ci appartient à la 1re série et suit l'entretien de mai dernier*).

D. — Qu'est-ce qui donne naissance à la solidarité ?

R. — Lorsque, sur un monde, la vie spirituelle est assez développée pour faire contrepoids à vie matérielle, la solidarité apparaît, venant changer les lourdes chaînes de l'esclavage contre les chaînes plus douces de l'amour.

D. — Qu'est-ce que la solidarité ?

R. — C'est le sentiment devenu conscient des liens qui vous unissent.

D. — Que résulte-t-il de ce sentiment devenu conscient ?

R. — Il en résulte que les hommes, sachant qu'ils sont tous et à tour de rôle composés de mêmes éléments, qu'ils ont une origine et une fin commune et qu'ils ne peuvent, seuls, accomplir leur tâche, comprennent qu'ils ont intérêt à se soutenir, à s'entr'aider et à s'aimer.

D. — Pourquoi ne l'ont-ils pas compris plutôt ?

R. — Parce que la vie matérielle qui les absorbait ne laissait parvenir à leur mental que le sentiment de leur personnalité étroite et égoïste.

D. — Quel sera le résultat de cette connaissance ?

R. — Elles éveillera en vous des forces qui sommeillent ; forces dont le développement donnera naissance au magnétisme spirituel, véritable trait d'union entre le ciel et la terre.

Le magnétisme, amis, est l'appareil télégraphique qui permet la communication entre le visible et l'invisible.

L'établir en soi et en assurer le bon fonctionnement est le devoir de tout incarné soucieux de son avancement et de son progrès moral.

De même qu'un arbre nouvellement planté ne peut vous donner de suite et sans soins de votre part les fleurs et les fruits que vous en espérez ; de

même le magnétisme spirituel ne produira de bons résultats qu'après des efforts courageux et persévérants.

Fils du fluide éthéré, c'est lui qui ouvrira les portes de fer que la matière tient scellées sur vos têtes et vous permettra l'accès du royaume de son père.

Pour hâter l'heure bénie de la délivrance, faites croître en vous les forces qui sont les éléments capables d'actionner ce nouvel appareil.

Veillez surtout à ce que leur équilibre ne soit jamais rompu. Que la prière et les élans de vos âmes soient toujours accompagnées du sacrifice de vous-mêmes et du dévouement à vos semblables.

Répandez autour de vous les lumières que vous recevez ; révélez à tous le secret de la force qui vous anime ; après chaque envolée de vos esprits, revenez à vos frères le cœur plus largement ouvert, la main plus généreusement tendue.

NEUVIÈME ENTRETIEN

D. — Qu'est-ce qui constitue le magnétisme spirituel ?

R. — Ce sont les courants fluidiques par lesquels s'échangent entre les êtres les pensées et les sentiments.

D. — De quoi sont formés ces courants ?

R. — Ils sont formés de la force émanée par ces pensées et ces sentiments mêmes.

D. — Ces courants sont-ils tous de même nature ?

R. — Assurément non ! Les pensées et les sentiments mauvais dégagent une force pernicieuse qui sert à alimenter la source de la souffrance et du mal. Les pensées et les sentiments produits par les seules préoccupations de la vie matérielle dégagent une force sans chaleur et sans rayonnement. La prière et les pensées élevées produisent un fluide rayonnant qui attire à lui le fluide éthéré pour en recevoir les lumineuses empreintes et en refléter les pures images.

D. — D'où proviennent les forces émanées par les pensées et les sentiments ?

R. — De leur contact avec le fluide astral ; contact qui produit un choc d'où jaillit l'étincelle fluidique.

D. — Que devient cette étincelle ?

R. — Elle se mélange aux fluides de même nature et, selon le jeu de son affinité, devient force active ou force passive servant à créer de nouveaux courants.

D. — Quelle influence ces courants exercent-ils les uns sur les autres ?

R. — De même que les rayons du soleil dissipent les ténèbres et absorbent le brouillard humide, de même les courants mauvais produits par l'igno-

rance et la haine sont absorbés et détruits par les rayons lumineux et chauds du *savoir* et de *l'amour*,

D. — Pourrons-nous un jour voir et comprendre cet échange fluidique.

R. — Vous le pourrez lorsque, poursuivant votre étude du monde invisible, vous vous serez rendu compte que tout ce qui le constitue n'est que le résultat des changements ou des combinaisons des corps ; et que la matière invisible est soumise aux mêmes lois et obéit aux mêmes forces que la matière visible.

La science officielle, amis, est le réservoir commun où doivent aboutir les recherches et les expériences de tous. A elle incombe le soin d'en analyser les résultats, d'en déduire les principes, d'en promulguer les lois.

L'étude des fluides n'est point sans péril et sans danger. Les forces que vous attirez de l'espace trouvent en vous des forces correspondantes qui les décuplent ou les neutralisent selon l'effet produit par leur contact.

C'est pourquoi vous devez marcher sur ce terrain nouveau avec une extrême prudence et une sage lenteur.

Les phénomènes produits jusqu'ici par le magnétisme ne sont que la préface du livre qui s'ouvre devant vos regards étonnés.

Ce sont des hochets servant à amuser les âmes nouvellement éveillées à la vie.

Le moment est venu d'appliquer vos esprits à de plus hautes spéculations. La pensée humaine se développant au contact de l'invisible et acquérant une ampleur inconnue, les sentiments du cœur s'exaltant sous la pression divine et produisant leur maximum de bonté, de dévouement et d'amour, voilà ce qui doit désormais attirer votre attention, exciter vos désirs et devenir l'objet de votre étude, car là se trouve la source féconde de la régénération et du progrès de l'humanité.

DIXIÈME ENTRETIEN

D. — A quels dangers nous expose la pratique du magnétisme?

R. — Elle vous expose à deux sortes de dangers : dangers extérieurs et dangers intérieurs.

D. — En quoi consistent les dangers extérieurs?

R. — La pratique du magnétisme actionne, non seulement vos forces mentales personnelles, mais aussi les fluides inférieurs de l'astral qui vous entourent. Ce surcroît d'activité produit entre eux des chocs dont vous recevez le contre-coup et qui troublent votre atmosphère fluidique comme les perturbations atmosphériques troublent et entravent parfois les communications télégraphiques.

D. — Que faut-il donc faire pour obvier à ces inconvénients?

Il faut réagir de tout votre pouvoir contre ces forces déprimantes et le

découragement qu'elles font naître. Il faut surtout appeler à votre aide les Etres supérieurs de l'espace qui rétabliront votre mental dans le calme et la pondération.

D. — Quels sont les dangers intérieurs que nous avons à redouter?

R. — Tant que la communication fluidique n'est pas établie d'une façon régulière et permanente entre votre groupement supérieur et vous, vous êtes exposés à subir le contact des groupements inférieurs de l'espace qui, vivant au milieu de fluides lourds et opaques, ne peuvent que vous tromper en vous communiquant leurs idées fausses et erronées.

D. — Pourquoi ces êtres inférieurs ne nous donnent-ils pas des notions plus claires sur la vie de l'au-delà?

R. — Parce que se baignant dans les effluves terrestres, ils sont pénétrés et imprégnés uniquement des pensées et des sentiments de la terre.

D. — Qu'est-ce qui occasionne les peines et les épreuves qui nous accablent si souvent au début de la vie spirituelle?

R. — Ce sont des coups d'éperon donnés par vos frères aînés pour tirer vos âmes de leur état de torpeur et d'apathie et les obliger à détourner leur attention de la terre qui les absorbe pour la reporter sur le monde invisible qui les attire.

D. — Ces épreuves ne sont donc pas la conséquence de fautes antérieures.

R. — Cette conséquence n'y concourt que pour une faible part, car l'âme ne s'éveille à la vie spirituelle que lorsque son passé est assez purifié pour ne pas entraver la route qu'elle doit parcourir.

D. — Où aboutit cette route?

R. — Elle aboutit aux champs lumineux de l'Infini où doit nous conduire le rayonnement de plus en plus grand de nos âmes ou foyers.

D. — Jusqu'à quand dure ce temps d'épreuves?

R. — Il dure jusqu'au moment où, entrés résolument dans la voie du sacrifice et de l'abnégation, vous avez appris à vous oublier vous-mêmes pour vous dévouer entièrement à vos frères.

Le courant humanitaire dans lequel nous avons mission de vous entraîner, amis, ne comporte ni égoïsme ni sentiment personnel d'aucune sorte. Baigné dans le fluide éthéré, l'Etre parvenu à ce niveau sent disparaître peu à peu les petitesses de son moi infime et grandir les sublimes réalités de sa nature supérieure et divine.

De même que le soleil répand sur tous et d'une façon égale sa chaleur et sa lumière, il déverse autour de lui, sans privilège et sans restriction, le chaud rayonnement de son âme régénérée.

Pardonner à ses ennemis, rendre le bien pour le mal, supporter sans en être troublé les insinuations malveillantes ou les ironiques sourires des êtres incapables de comprendre la vérité lui deviennent choses naturelles et faciles.

C'est alors qu'il sent naître en lui des forces, des lumières, des pouvoirs inconnus.

Plus il aide ses frères à porter leurs fardeaux, plus le sien se trouve allégé. Le bien qu'il fait autour de lui, lui est rendu au centuple; chaque jour il peut vérifier cette parole de l'Ecriture : « il a commandé à ses anges d'avoir soin de vous et ils étendront leurs mains sous vos pieds, de peur que vous ne vous heurtiez à quelque pierre ».

Courage donc, amis, courage ! Si le travail de vos corps vous procure les biens passagers de la vie temporelle, les efforts de vos âmes vous assureront les biens, autrement désirables, de la vie spirituelle et de l'immortalité.

ONZIÈME ENTRETIEN

D. — De quelle façon s'accomplira la rénovation de la planète?

R. — Comme tous les enfantements de la terre, elle se fera dans la douleur, dans le sang et dans les larmes.

D. — Pourquoi cela?

R. — Parce que les forces spirituelles ne prennent naissance sur les mondes, aussi bien que chez les individus, qu'au milieu des luttes et des épreuves.

D. — Qu'est-ce qui occasionne ces luttes et ces épreuves?

R. — Ce sont les forces du mal, dont l'activité redouble au contact des forces contraires, qui réunissent leurs efforts pour conserver leur empire et livrer leurs derniers combats.

D. — Que résulte-t-il de ces efforts?

R. — Il en résulte des perturbations atmosphériques et des troubles moraux. Aux premières sont dus les inondations, les tremblements de terre, les maladies, etc. Les deuxièmes produisent les guerres, le pillage, les incendies et tous les désordres d'une société qui s'écroule.

D. — Qu'est-ce qui peut nous préserver de ces fléaux?

R. — Le magnétiseur spirituel qui, par son développement, vous donnera les moyens d'échapper aux troubles de l'ambiance et à la fureur du mal en délire.

D. — Comment cela?

R. — En créant autour de ceux qui le pratiqueront une atmosphère fluidique entre laquelle s'émousseront les chocs produits par les fluides lourds, comme les balles viennent s'aplatir sur une cuirasse forte et résistante.

D. — Cette atmosphère suffira-t-elle à nous garantir de tout danger?

R. — La pratique du magnétisme spirituel développera en vous des pouvoirs tels que vous pourrez, à volonté, échapper à la vue et au pouvoir de vos ennemis.

D. — Comment finiront ces épreuves?

R. — Elles prendront fin par le triomphe définitif de l'intelligence et de l'*amour* qui feront rentrer dans les régions sombres de l'espace les forces opposées au *bien*, au *beau*, au *vrai*; forces qui ont jusqu'ici entravé la marche de la terre et le progrès de son humanité.

Que vos cœurs ne tremblent pas, amis, à l'annonce des fléaux qui vous menacent.

Aidés par vos frères invisibles, vos forces décuplées seront asssez puissantes pour vous préserver de tout danger.

Malheureusement, le plus grand nombre des incarnés actuels sont incapables d'entendre notre cri d'alarme et de préparer leurs moyens de défense. C'est d'eux qu'il est écrit :

« Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, un esprit et ne comprennent pas ».

Mais vous tous dont les sens internes commencent à s'éveiller, vous tous qui entendez au fond de vos cœurs le murmure des voix de l'espace, hâtez-vous de répondre à nos appels et de suivre nos conseils.

Travaillez avec courage et persévérance à établir, par des courants fluidiques, des communications entre vos groupements supérieurs et vous.

Appelez sans cesse à votre aide les frères aînés qui habitent les plans de la lumière et de l'amour. Alors, tendrement appuyés sur eux, votre main dans leurs mains puissantes, vous traverserez sans crainte et sans péril les temps orageux qui s'approchent. (*A suivre*).

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*).

J'ai parlé des quatre corps impondérables. Remarquons en passant qu'ils se réduisent en deux groupes : lumière et chaleur d'une part, magnétisme et électricité, de l'autre — et qui nous dit que ces deux groupes ne se résument pas, selon toute probabilité, en un seul et unique phénomène, à savoir l'incessante vibration de l'éther?

Partant de la divisibilité prodigieuse, inouïe, de la matière qui se réduit en prétendus atomes dont la force et le mouvement sont assimilés à ceux de l'éther lui-même, la science nous montre donc cette matière dissociée jusqu'à l'infini, s'affinant toujours davantage et finissant par s'associer avec l'esprit qui, par cette collaboration féconde, constitue ce dynamisme spiritualiste auquel les philosophes modernes assignent le rôle capital dans l'œuvre de l'évolution universelle.

Ecoutez ce passage, fit Hervé, en retirant un papier de son portefeuille, passage extrait d'un chapitre de l'enseignement des mages de l'Himalaya — et qui, sous une forme originale, résume tout ce que nous venons de dire,

« Pour me faire comprendre et vous expliquer ce grand mystère, je prends un fragment de glace, matière inerte. Chauffons-le. La glace devient eau. C'est le premier pas fait dans l'évolution, car cette glace fondue vient d'acquérir des propriétés plus élevées (elle sert de boisson, elle devient un dissolvant, elle possède une force motrice.)

Quelques degrés de plus la transforment en vapeur douée d'une tout autre énergie (elle est presque invisible et singulièrement riche en attributs de force expansive).

Augmentons le calorique et voilà que nous obtenons la vapeur surchauffée dont l'incomparable puissance défie l'homme et le terrifie. Complètement invisible, elle n'en est pas moins douée d'une force d'expansion formidable, incompréhensible, témoins ces tremblements de terre — occasionnés par la pénétration des eaux océaniques jusqu'aux feux souterrains — qui disloquent, soulèvent des fragments de continents et pourraient faire voler en éclats l'écorce terrestre tout entière, si les forces expansives se répandaient uniformément sous la carapace de notre globe.

Faisons un pas de plus dans le processus évolutif, et voilà que notre fragment de glace devient cet éther des physiciens qui remplit les incommensurables abîmes de l'univers, matière cosmique d'où émanent les mondes, matrice de toute création visible, force organisatrice de toute potentialité vitale.

Avançons, montons encore et notre morceau de glace devient essence psychique, personnalité céleste. Et enfin, si dans le vertige ascensionnel qui nous emporte, nous franchissons, éperdus, le dernier stade de l'évolution suprême, le dernier échelon de l'échelle divine... voilà que notre parcelle de matière tout à l'heure inerte devient partie intégrante de l'Essence absolue, de l'Etre en soi !

C'est ainsi que le règne minéral renferme en lui, dans une sorte de passivité où sommeillent toutes forces latentes, les pouvoirs et attributs divins qui, après des ères incalculables d'évolutions, sont appelés à revenir à leur source primitive.

Et c'est encore ainsi que l'univers matériel se transforme à nos yeux qu'éblouit l'éclat des vérités augustes, en une sorte d'alambic ayant pour fonction de *distiller la matière en esprit*, gigantesque creuset où s'opère d'âge en âge, *la sublimation de la matière*.

Vous voyez que deux grands mots — mots qui révèlent et résument le grand œuvre du laboratoire céleste — surgissent, jaillissent, des hauteurs vertigineuses où nous sommes parvenus. Ces deux mots sont l'*Evolution* et l'*Involution*.

L'évolution, nous venons de dire en quoi elle consiste. C'est la raréfaction, la volatilisation de la matière qui se spiritualise.

L'involution, phénomène inverse, est la condensation, l'incarnation de l'esprit dans la matière.

L'esprit involue dans la matière.

La matière évolue vers l'esprit.

Dans ce rocher que vous voyez là, agglomération d'éléments minéraux ou métalliques, sommeillent, dans leur puissance du devenir, toutes les imaginables *possibilités*.

Plantes, animaux, hommes, Esprits glorifiés y tressaillent dans la perspective de leurs futures métamorphoses.

Ils en émergeront à leur heure, pour évoluer dans l'éternelle succession des âges.

Grandiose, merveilleuse doctrine de solidarité entre tous les êtres que rattachent les uns aux autres les liens d'une indissoluble réciprocité de rapports, en d'autres termes, d'une infrangible fraternité. Tout ce qui existe a donc droit à l'existence. De cette involution de l'esprit dans la matière qui, à son tour, évolue vers l'esprit, ressort l'universalité de l'*être* qui, sous ses mille formes diverses, effectue son pèlerinage ascensionnel vers l'Infini où remonte toute créature vivante ».

Voilà ce qu'enseignent les mages modernes.

— Mais alors, demanda Robert qu'oppressait une émotion intense, pourquoi sortir du tout, puisque nous devons y rentrer ?

— Nous y étions passifs, anonymes, impersonnels, répondit Hervé, nous en sortons pour vivre et conquérir notre consciente personnalité. Si à travers les différentes phases de l'évolution, disent encore les mages, nous finissons par nous identifier en quelque sorte avec la Divinité, c'est pour jouir avec elle mais *personnellement* de tous ses attributs.

Mais, reprit Hervé, après quelques minutes de silence, pour en finir d'un mot, qui ne voit que notre dualité est définitivement résolue ? C'est par une série non interrompue d'états successifs que la raréfaction progressive de la matière l'amène à un état d'expansion ultra-radiante — d'une densité quatre cent millions de fois moindre que celle de l'hydrogène, disent les astronomes, — et qui, présentant dès lors tous les caractères de la force, confine à n'en pas douter au fluide éthérique lui-même.

Bien que relativement matériel, ce fluide se distingue de la matière pondérable par des propriétés essentiellement plastiques. C'est ainsi qu'il est susceptible, en d'innombrables combinaisons où l'esprit et la matière s'associent, de produire l'infinie variété des êtres. Sans cette matière quintessenciée, agent universel de l'esprit, la matière resterait en état perpétuel de division où toutes ses virtualités latentes demeureraient stériles. C'est de l'esprit — force et mouvement — que la matière reçoit son mouvement et sa force. Ce que les physiciens et les physiologistes appellent vibration

lumineuse, vibration calorifique, fluide électrique, fluide magnétique, agent vital, force animalisée, ne sont que des modifications moléculaires de la substance universelle d'où émane toute vie.

Voilà pour la matière.

Que dire maintenant de l'esprit? C'est ici que la question s'élargit, prend une ampleur inattendue.

Tout s'illumine et se transfigure au rayonnement de cette émanation divine dont la doctrine matérialiste a vainement essayé de voiler la splendeur victorieuse. Cette « voix de la lumière » dont parlent Hermès, Pythagore et Platon, retentit de nouveau dans l'univers qu'elle fait tressaillir. Or l'esprit est lumière. C'est le principe intelligent. La matière n'en est que l'inerte incarnation. Ce qui fait la matière vivante, c'est la collaboration de l'esprit par voie d'intime pénétration.

A côté du fluide universel, il y a l'intelligence universelle. De même que de l'éther émergent les mondes dont les astronomes étudient les condensations successives, de même c'est du vaste foyer d'intelligence, sorte de « matière cosmique intellectuelle » qu'émanent ces étincelles rayonnantes qui s'appellent les Esprits et c'est de ce foyer que se différencient les étincelles par voie de progressive individualisation. Les esprits sont indépendants du monde corporel; mais leur action réciproque est de nature permanente.

Les Esprits sont partout. De leurs légions infinies, ils peuplent les régions interplanétaires où se croisent leurs sillages colorés. Rapides comme la pensée, ils traversent les espaces, passent au travers des corps matériels et volent de monde en monde, flottant dans l'univers fluidique où ils puisent les éléments toujours renouvelés de leur divine organisation.

Car ils ont une organisation, ne l'oublions pas. Pour aussi éthérés qu'ils soient, les esprits ne sont nullement, ainsi qu'on se l'imagine, ces entités chimériques dont se contentent les « abstracteurs de quintessence, comme disait le vieux Rabelais. Non, l'âme des désincarnés qui ont abandonné aux vers du sépulcre leur vêtement d'un jour, n'est pas une expression métaphysique. Si les âmes humaines continuent d'exister comme être personnels, chacune d'elles est nécessairement distincte des autres. L'idée de distinction implique l'idée de limite et de forme. Or, forme et limite impliquent également la notion de matière. Cette matière est raréfiée autant qu'on puisse s'imaginer, spiritualisée par delà toute conception humaine; mais c'est toujours la *substance* indiscutable.

Ce peuple des esprits se mêle à notre vie que divinise, à l'avance, cette glorieuse et féconde promiscuité. Ils ont habité déjà notre planète, sur laquelle certains d'entre eux reviendront s'incarner sans doute. Nous-mêmes, nous l'avons habitée bien des fois, au cours des siècles écoulés, et tels sou-

venirs mystérieux subitement évoqués, telles notions d'origine inexplicable, telle aptitude dont l'acquisition nous demeure inconnue, telle habitude singulière, telle sensation confuse, tels rêves, enfin, qui nous hantent ne sont rien d'autre que des visions rétrospectives, que des lambeaux de nos existences précédentes qui, de temps à autre, font reculer les horizons de notre vie présente dans la pénombre d'un passé que nous croyons mort — mais rien ne meurt — et dont les images ineffaçables viennent flotter devant nos yeux.

Il se fait, au cours de nos vies successives, une accumulation d'empreintes dont s'enrichit notre organisme éthérique. Notre mémoire n'est autre chose que la collection de ces innombrables images, de ces notes que nous retrouvons sur les pages de ce mystérieux *agenda* où s'inscrivent d'âge en âge nos impérissables souvenirs.

Je me suis souvent demandé pourquoi les hommes, en général, protestent contre la doctrine des réincarnations. C'est une étrange chose, en vérité, que l'obstination qu'ils mettent à s'enfermer dans une seule période d'existence et à se priver, de gaieté de cœur, de toutes les acquisitions déjà faites comme de tous les bénéfices ultérieurs qui nous sont réservés.

Est-ce que tout ne s'enchaîne pas autour de nous? Le présent est-il donc autre chose que la vibration continue d'un passé dont l'avenir nous assure l'indéfectible épanouissement?

Notre vie ne se rattache-t-elle pas à des souvenirs même confus, ainsi qu'à des espérances même indéterminées? Nous avons devant nous tout un infini qui recule derrière les horizons franchis, tout aussi bien qu'il s'étend par delà les horizons futurs, et voilà que, sans raison, par mesquinerie de conception autant que par myopie d'intelligence, nous coupons de part et d'autre ce magnifique héritage, pour n'en conserver qu'une insignifiante parcelle, rien que la vie présente qui ne dure qu'un jour et auquel nous refusons tout lendemain.

Mais j'entends une objection. Que nous importe, nous dit-on, ce passé confus, insaisissable, plus vague que le souvenir d'un rêve?...

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

NÉCROLOGIE

Un deuil cruel a frappé le *Phare de Normandie* : son directeur, M. E. Delabraye, est décédé subitement à Rouen, le 7 août dernier, à l'âge de 60 ans.

Des liens si puissants de fraternelle et réciproque sympathie nous unissaient, que nous ne saurions exprimer la douleur dans laquelle nous plonge ce départ prématuré.

Depuis plus de douze ans, nous n'avons cessé de combattre ensemble en faveur de la cause spirite : aussi sa désincarnation fait-elle à nos côtés un vide irréparable, source des réflexions les plus amères.

Après avoir apporté à l'*Union spiritualiste de Rouen* le contingent de sa vaillante énergie, après avoir créé avec nous le *Phare de Normandie*, après en avoir fait l'objet de son entière sollicitude, il quitte cette terre d'épreuves. Il la quitte au moment même où il venait encore de se dévouer à l'Idée, en collaborant à la publication d'un ouvrage de propagande de l'un de nous, et actuellement sous presse.

L'Esprit droit, juste et bon de notre excellent ami, qui a toujours ici-bas mis en accord ses actes avec ses principes, qui s'est montré en toutes circonstances le protecteur des déshérités, recueillera dans l'Au-delà, nous en sommes persuadés, le prix de ses mérites.

Nous lui envoyons, outre tombe, notre plus affectueux et reconnaissant souvenir, souhaitant qu'il lui soit permis d'être encore pour nous un familier sûr et précieux.

Nous le recommandons aux prières de nos lecteurs, et particulièrement des nombreux amis qu'il avait su s'attacher dans ses voyages professionnels, par la fermeté de ses convictions et la justesse de ses vues.

A sa veuve éplorée, notre digne amie, à sa famille, nous offrons les consolations de nos croyances, nous adressons nos plus sincères compliments de condoléances.

LA RÉDACTION DU *Phare de Normandie.*

Nous nous associons au deuil de la rédaction du *Phare de Normandie* et envoyons nos compliments de condoléances à Mme Delabraye si éprouvée.

BIBLIOGRAPHIE

Nous sommes un peu en retard pour rendre compte du cinquième volume paru de la collection des meilleurs ouvrages étrangers relatifs aux sciences psychiques. Ce volume du Dr Justinus Kerner traduit de l'allemand par le Dr Dusart a pour titre : *La Voyante de Prévorst* (1); et il nous initie à tous les faits de télépathie, de psychurgie et de médiumnité que nous connaissons bien, mais nous ne sommes pas fâchés de voir de nombreux phénomènes psychiques bien et dûment constatés dès le commencement du XIXe siècle. Malheureusement la première traduction française ne donne pas toute l'œuvre du Dr Kerner, le traducteur a cru utile (et il a eu raison en cela) de supprimer quantité de faits rapportés qui faisaient double emploi et qui, par cela même, auraient pu paraître fastidieux auprès de nombreux lecteurs. Il a également éliminé des dissertations métaphysiques ainsi que « de pieuses exhortations avec force citations bibliques ».

(1) En vente à notre librairie, prix : 4 francs.

C'est parfait, mais nous regrettons amèrement qu'il n'ait pas « cru devoir reproduire l'exposition des théories sur les nombres » de la voyante, car une pareille étude aurait peut-être été d'une grande utilité et d'un puissant intérêt. Malgré cette suppression qui ne peut atteindre et contrister que le plus petit nombre des lecteurs, on doit savoir gré au savant docteur de nous avoir donné une excellente traduction de ce très intéressant ouvrage qui avait été traduit en anglais par Mme Crowe.

Aussi en terminant ce trop court compte rendu, sommes-nous heureux de remercier le Dr Dusart de son travail et de lui dire qu'il a encore une fois bien mérité des spiritualistes français.

ERNEST BOSC.

OUVRAGES REÇUS : *Comment est constitué l'Être humain*, par PAPUS, brochure de propagande occultiste. Ecrite dans la pensée la plus large, elle sera bien accueillie par les spiritualistes de toute école ; 40 pages, 20 figures et 4 tableaux, prix : 0 fr. 25 ; 0 fr. 30, par poste.

L'Idée alchimique, brochure de propagande, publiée par la Société alchimique de France ; prix : 0 fr. 15, 0 fr. 20 par poste.

MARIUS DECRESPE. *L'Eternel féminin et le Mécanisme de l'amour*, prix : 1 franc.

ALFRED LE BOURGUIGNON. *Chez les Jésuites*, 16 lettres authentiques d'un professeur jésuite à son ex-élève, l'auteur de cette brochure ; avec préface de l'auteur, prix : 1 franc.

A. ERNY : *De l'Identité des Esprits*, prix : 0 fr. 50. Brochure recommandée.

Mme la générale C. NOEL. *Conférence sur le spiritualisme, faite à Alger*, prix : 1 fr. 50. — Principaux sujets et sommaire de cette brochure : Chez les Dlles Fox, à Hydesville (États-Unis). — Stainton Moses (Oxon) chez le Dr Speer à Shanklen, Angleterre. Le mécanicien James terminant l'œuvre de Dickens après la mort de ce dernier « Le Mystère d'Edwin Drood » par l'écriture mécanique. — L'air et paroles du Roy Henry III qui furent apportés par l'esprit Baltasarini à M. Léon Bach, arrière petit-fils de Sébastien Bach, le grand compositeur. Le même esprit lui révéla que dans l'épinette qui lui avait été récemment offerte, se trouvait un quatrain écrit sur parchemin, par le roi Henry III, que ce parchemin était caché dans une petite niche à gauche du clavier. Après quelques recherches il fut en effet trouvé couvert de la poussière des siècles, on y lisait le quatrain suivant :

Moy, le roy Henri III octroys cette espinette
A Baltasarini, mon gay musicien,
Mais s'il dit mal sone ou bien ma moult simplette
Lors pour mon souvenir qu'il garde bien (1).

La fille du juge Edmonds, président du Sénat des Etats-Unis, médium à incarnations parlant 14 langues pendant ses incarnations. — Darwin, Wallace et la médiumnité de Mme Guppy. — Clairvoyance. — Matérialisations. — W. Crookes et Miss Cook. — Mme d'Espérance. — Mme Piper.

(1) Ce parchemin authentique du roy Henri III se trouve à la librairie spirite.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.